

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

054
R 899.2 2e LIVRAISON.—PRIX 15 SOUS.

Canadiana

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉE,

OU RECUEIL DE ROMANS, POÉSIE CANADIENNE, &c., INEDITS.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

G.-H. CHERRIER,
EDITEUR.

← MARS 1853. →

MONTREAL,
DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

A partir de ce jour, en conséquence d'arrangements que nous venons de terminer, M. H. EMILE CHEVALIER, homme de lettres, prendra la direction de *La Ruche Littéraire*.

Lié avec une grande partie des illustrations de la presse et de la littérature française, M. CHEVALIER, outre sa collaboration régulière, donnera de temps en temps à nos abonnés, quelques nouvelles ou romans originaux des meilleurs écrivains contemporains. De plus, à dater du mois de mai, *La Ruche* contiendra, sous le titre de TABLETTES ÉDITORIALES, une revue des principaux faits artistiques, politiques et agricoles du mois.

Afin de nous gagner le patronage des dames,—patronage auquel, soit dit en passant, nous tenons infiniment,—nous joindrons fréquemment à nos *Tablettes Editoriales*, un article de MODES, dû à la plume d'une parisienne bien connue pour l'élégance habituelle de sa toilette, et la coquetterie de son style.

Nous osons espérer que la bienveillance du peuple canadien daignera favoriser une œuvre dont le but est de charmer les loisirs du foyer domestique et de développer le goût des lettres déjà si prononcé chez nos jeunes compatriotes.

G. H. CHERRIER,

Editeur.

Julian Rousseau

1-211 3

LA CASE DU PERE TOM

OU

C 050

VIE DES NEGRES AUX ETATS-UNIS,

PAR

vol I



HENRIETTE BEECHER STOWE.

Julian Rousseau
TRADUCTION DE LA BEDOLLIERE.

MONTRÉAL:

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS

1853.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'éditeur de la *Ruche Littéraire* avait annoncé qu'il ne publierait dans ce recueil que des écrits canadiens ; mais il croit devoir se départir de cette pensée en faveur de *La Case du Père Tom*, ouvrage qui se rapporte à nos voisins de l'Union Américaine, et qui ne manquera pas de vivement intéresser les lecteurs canadiens. Ce livre a eu un immense succès aux États-Unis et en Europe, et nous espérons qu'au Canada aussi on saura l'apprécier, et qu'on fera mentir le dicton, jusqu'ici malheureusement trop vrai, qu'en ce pays on ne lit point.

PRÉFACE.

Jamais roman n'obtint un succès plus incontestable que celui dont nous publions la traduction. Il y en a plus de vingt éditions, tant aux Etats-Unis qu'en Angleterre. L'auteur, madame Henriette Beecher Stowe a conquis tout à coup une place honorable dans la littérature. Les journaux Anglais ont célébré à l'envi la flexibilité de son talent, la noblesse de son caractère, l'exactitude de ses observations, l'élévation de ses idées. En France, un critique compétent, M. John Lemoine, a donné dans le *Journal des Débats* l'analyse du *Père Tom*, et il l'a jugé en ces termes :

“ Voici un petit livre qui contient en quelques centaines de pages tous les élémens d'une révolution. Ce livre, plein de larmes et plein de feu, fait en ce moment le tour du monde ; c'est multiplié par centaines de mille qu'il parcourt les deux hémisphères, arrachant des pleurs à tous les yeux qui le lisent, faisant frémir toutes les oreilles qui l'entendent, et trembler toutes les mains qui le tiennent. C'est le coup le plus profond peut-être qui ait jamais été porté à cette institution impie : l'esclavage ; et ce coup a été porté par la main d'une femme.

“ Du haut de la chaire ou du haut de la tribune, dans les livres, dans les journaux, dans tous les pays, dans toutes les langues, des voix éloqu岸tes ont dénoncé le crime de l'esclavage ; mais voici qu'au milieu de cet universel concert, une note aiguë et perçante traverse l'air comme une flèche, et fait frissonner toutes les cordes sensibles de l'humanité ; c'est le cri de la femme et de la mère, le cri des entrailles qui domine les voix les plus hautes et les plus puissantes. Ce petit livre qui est là devant nous fera plus pour l'affranchissement des noirs que n'ont fait tous les discours, tous les sermons, ou tous les traités, ou toutes les croisières. Pourquoi ? Simplement parce qu'il fait pleurer. Et non-seulement il parle aux cœurs, mais il parle aux yeux. Les maximes philosophiques ne touchent que le petit nombre des esprits lettrés et cultivés ; mais la peinture, mais le drame agissent sur la masse, sur tout le monde. Or ce livre est une suite de tableaux vivants, de tableaux de martyrs qui se lèvent l'un après l'autre en montrant leurs blessures, et leur sang, et leurs chaînes, et qui demandent justice au nom

de l'humanité, et surtout au nom du Dieu qui a souffert et qui est mort pour eux comme pour nous. Rien ne peut égaler l'effet de cette démonstration brûlante où respire sans cesse et sans repos le souffle sacré de la Bible. Ce que n'avaient pu faire les plus grands philosophes, une chrétienne vient de le faire. Elle a élevé les esclaves au rang des créatures humaines ; elle a montré qu'ils avaient une âme, comme il fallut le montrer autrefois, dit-on, pour la femme ; elle les a fait parler le même langage, éprouver les mêmes sentiments que les maîtres ; elle a montré qu'il y avait chez les noirs des pères, des mères, des maris, des femmes, des enfants, absolument comme chez les blancs. Je sais bien qu'on l'avait dit depuis longtemps, mais on ne l'avait pas encore montré d'une manière aussi saisissante par des images, c'est-à-dire par ce qui instruit le plus vite le peuple comme les enfants."

Nous ne saurions rien ajouter à ces éloges, et nous devons dire que nous n'hésitons pas à regarder le *Père Tom* comme une des productions les plus remarquables qui aient paru depuis longues années. Si cette impression n'est point partagée par nos lecteurs, ce sera la faute du traducteur.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.



LE PERE TOM.



CHAPITRE I.

OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC UN HOMME HUMAIN.

Par un jour glacial de février, à une heure avancée, deux gentlemen buvaient ensemble, dans une salle à manger richement meublée, d'une petite ville du Kentucky. Aucun domestique n'était présent, et les deux personnages, dont les chaises étaient rapprochées, semblaient s'occuper d'un sujet de plus haut intérêt.

Nous avons cru, par convenance, devoir les qualifier tous deux de gentlemen, ou hommes comme il faut. L'un d'eux cependant, examiné d'un œil critique, n'appartenait pas strictement à cette catégorie. C'était un individu court et épais, aux traits communs, ayant cet air de prétention et de forfanterie qui caractérise un homme de condition inférieure quand il essaye de sortir de sa sphère. Il portait un gilet voyant et bariolé, une cravate bleue parsemée de taches jaunes, et dont le nœud colossal était en rapport avec la physionomie générale du personnage. Ses grosses mains étaient décorées de bagues ; sa montre était retenue par une lourde chaîne d'or, à laquelle pendait un paquet de breloques d'une dimension énorme et d'une grande variété de couleurs. Dans la chaleur de la conversation, il avait l'habitude de faire sonner toute cette quincaillerie, et il s'acquittait de ce travail manuel avec une évidente satisfaction. Il parlait un anglais peu grammatical, et assaisonnait parfois ses discours d'expressions profanes que, malgré notre désir d'être exact, nous ne nous permettrons pas de reproduire.

Son compagnon, M. Shelby, avait les manières d'un homme bien élevé ; les dispositions intérieures de sa maison, l'ameublement, les arrangemens domestiques indiquaient l'aisance et même la fortune. Comme nous l'avons déjà dit, les deux interlocuteurs s'étaient engagés dans une conversation sérieuse.

—Voilà comme j'arrangerais l'affaire, dit M. Shelby.

—En vérité, il m'est impossible d'accepter vos propositions, repartit l'autre en tenant son verre entre ses yeux et la lumière.

—Cependant, Haley, Tom est un sujet rare ; il vaudra certainement par tout la somme que j'en demande. Sa conduite est irréprochable, sa capacité reconnue, son honnêteté bien évidente ; les affaires qu'il dirige marchent avec la régularité d'une horloge.

—Il est honnête comme un nègre peut l'être, reprit Haley en s'administrant un verre d'eau-de-vie.

—Moi, je soutiens que Tom est un brave homme sur lequel on peut compter, et rempli d'une piété sincère. Il y a quatre ans, il assistait aux sermons d'un prédicateur ambulancier, et je crois qu'il en a profité. Depuis lors je lui ai confié tout ce que j'avais : argent, maison, chevaux ; je l'ai

laissé aller et venir dans le pays, et sa fidélité ne s'est jamais démentie.

—Bien des gens croient que les nègres n'ont pas de religion, dit Haley, mais je ne suis point du nombre. Dans le dernier lot de noirs que j'achetai à la Nouvelle-Orléans, il se trouvait un garçon d'une douceur angélique et d'une piété vraiment attendrissante. Il me rapporta une bonne somme ; je l'achetai à un propriétaire qui était obligé de s'en défaire, et je gagnai sur lui six cents dollars. Certes, la religion est précieuse chez un nègre, lorsqu'elle est réelle et qu'on ne saurait s'y méprendre.

—Sous ce rapport, Tom est ce qu'il vous faut, répliqua Shelby ; je l'ai envoyé seul à Cincinnati, en le chargeant de toucher pour moi cinq cents dollars. Tom, lui ai-je dit, j'ai confiance en vous, parce que je sais que vous êtes un chrétien, incapable de me tromper. Tom est revenu, comme je m'y attendais. Des misérables lui avaient conseillé de s'enfuir au Canada ; il a répondu : Mon maître a eu confiance en moi, il faut que je la justifie. On m'a raconté tout cela. J'avoue que je suis fâché de me séparer de Tom, et si vous avez de la conscience, Haley, vous vous contenterez de lui comme équivalent de ce que je vous dois.

—J'ai autant de conscience qu'un homme d'affaires peut en avoir, dit le marchand d'esclaves d'un ton enjoué ; je suis prêt à écouter la raison pour obliger mes amis ; mais vous en usez trop rigoureusement avec moi.

Et le marchand, après avoir poussé un soupir, se versa encore un verre d'eau-de-vie.

—Eh bien, Haley, quelles sont vos dernières conditions ? dit M. Shelby après un moment de pénible silence.

—N'avez-vous pas un garçon ou une fille à me donner avec Tom ?

—Hom ! je n'ai rien de disponible à vous parler franchement, c'est la nécessité qui me force à vendre ; je n'aime pas à me séparer de mes esclaves : voilà la vérité !

En ce moment la porte s'ouvrit, et un enfant quarteron de quatre à cinq ans entra dans la salle à manger. Son extérieur était remarquable ; ses cheveux noirs, fins comme de la bourre de soie, encadraient de leurs boucles lustrées sa figure ronde et potelée ; ses grands yeux noirs, pleins de douceur et de feu, étincelaient sous ses longs cils et erraient avec curiosité dans l'appartement ; une robe de tartan jaune et rouge, taillée avec soin et bien ajustée, faisait ressortir le caractère original de sa beauté ; son air d'assurance comique, mêlé de réserve et de simplicité, prouvait qu'il était en faveur auprès de son maître, et qu'il avait l'habitude d'en être un peu gâté.

—Holà, Henri ! ramassez cela, dit M. Shelby en lui jetant une grappe de raisin.

L'enfant bondit de toute sa force pour saisir sa proie, et son maître se mit à rire.

—Venez ici, Henri, lui dit-il.

L'enfant s'approcha ; M. Shelby passa les mains sur sa tête bouclée, et lui donna de légères tapes sur le menton.

—Maintenant, reprit-il, montrez à ce gentleman que vous savez danser et chanter.

L'enfant entonna d'une voix pure et sonore une de ces chansons grotesques et sauvages qui ont cours parmi les nègres ; il remuait en même temps les mains, les pieds et tout le corps de la manière la plus divertissante et en observant parfaitement la mesure.

—Bravo ! s'écria Haley en lui jetant un quartier d'orange.

—A présent, reprit M. Shelby, marchez comme le vieux père Cudjoe quand il a ses rhumatismes.

Aussitôt les membres flexibles de l'enfant se contournèrent, son dos se voûta, sa figure enjouée grimaça, et, appuyé sur la canne de son maître, il fit quelques pas en trébuchant comme un vieillard.

Les deux gentlemen rirent aux éclats.



Aussitôt les membres flexibles de l'enfant se contournèrent; son dos se voûta; et, appuyé sur la canne de son maître, il fit quelques pas en trébuchant comme un vieillard.

—Maintenant, Henri, montrez-nous comment le vieux Robbins conduit le chant à l'église.

L'enfant allongea la face, et entonna un psaume sur un ton nasillard qu'il soutint avec une imperturbable gravité.

—Hurrah! bravo! Quel charmant garçon! s'écria Haley; il ira loin je vous le garantis.

Puis frappant longuement sur l'épaule de Shelby, il ajouta :

—Il me vient une idée. Donnez-moi encore ce petit drôle, et je termine l'affaire; on pourra dire alors qu'elle est équitablement réglée.

En ce moment la porte fut doucement entr'ouverte, et une jeune quarteronne d'environ vingt-cinq ans entra dans la salle.

Il n'était pas nécessaire de la regarder longtemps pour s'assurer qu'elle était la mère d'Henri : ils avaient les mêmes yeux noirs et garnis de longs cils, les mêmes boucles de cheveux noirs et soyeux. Ses joues brunes se colorèrent d'un léger incarnat, qui augmenta lorsqu'elle s'aperçut que l'étranger la contemplait avec une audacieuse et franche admiration : elle portait une robe qui lui allait à merveille ; les contours irréprochables de ses formes, ses mains délicates, ses pieds mignons ne pouvaient échapper à l'attention du marchand, accoutumé à juger du premier coup d'œil les qualités d'un article féminin.

— Que voulez-vous, Elisa ? dit Shelby à la quarteronne, qui le regardait avec hésitation.

— Je cherchais Henri, monsieur.

L'enfant s'élança vers elle, et lui montra son butin, qu'il avait placé dans un pan de sa robe.

— Emmenez-le donc, répondit Shelby.

Elisa se retira précipitamment en emportant l'enfant dans ses bras.

— Par Jupiter ! s'écria le marchand d'esclaves avec enthousiasme, voilà un magnifique sujet ! quand vous voudrez, vous ferez votre fortune avec cette femme à la Nouvelle-Orléans. J'ai vu donner des milliers de dollars pour des filles qui n'étaient pas aussi belles de moitié.

— Je n'ai pas l'intention de faire ma fortune avec elle, dit sèchement Shelby ; et, pour détourner la conversation, il déboucha une nouvelle bouteille et demanda à son compagnon comment il trouvait le vin.

— Délicieux ! dit le marchand d'esclaves ; mais, allons ! combien voulez-vous de cette femme ?

— Elle n'est pas à vendre, M. Haley ; ma femme ne la céderait pas pour son pesant d'or.

— Ah ! les femmes parlent toujours ainsi, parce qu'elles sont étrangères à toute espèce de calcul. Si on leur démontrait ce qu'on peut acheter de bijoux, de plumes et de montres avec le poids d'une esclave en or, elles changeraient bien vite d'avis.

— Je vous le répète Haley, il n'y faut point songer ; je dis non, et c'est mon dernier mot.

— En ce cas, laissez-moi l'enfant, dit le marchand d'esclaves.

— Que voulez-vous en faire ?

— J'ai un ami qui tient ce genre d'articles, et qui élève de beaux enfants pour les vendre. Ce sont des articles de pure fantaisie, que recherchent des riches capables de bien payer. Ces garçons-là conviennent pour ouvrir les portes, servir à table, monter derrière les voitures. Ils sont très recherchés, et ce petit diable qui chante et qui danse serait un article d'excellente défecte.

— J'aimerais mieux ne pas le vendre, dit M. Shelby d'un air pensif. Le fait est que je suis un homme humain, et qu'il me répugnerait d'enlever un fils à sa mère.

— En vérité ! Oh ! je comprends parfaitement ; les femmes vous font passer souvent des quarts d'heures désagréables par leurs criaileries, leurs larmes, leurs lamentations ; mais je m'arrange, en général, pour les éviter. Vous n'auriez qu'à envoyer la mère à la campagne pendant quelques jours ; à son retour, tout serait fini. Votre femme lui donnerait des pendants d'oreilles ou une robe neuve, ce qui la consolerait complètement.

—J'ai peur que non.

—Vous verrez, vous verrez ; ces créatures-là ne sont pas comme les blancs, vous savez ; on leur remonte le moral en les menant bien. On prétend que le commerce des noirs endureit le cœur ; je ne m'en suis jamais aperçu ; seulement il y a des gens qui ne savent pas s'y prendre. J'en ai vu, pour vendre un enfant, l'arracher des bras de sa mère, qui jettait les hauts cris et se débattait comme une folle. C'est une détestable méthode ; elle gâte la marchandise, et parfois même la met hors de service. J'ai vu, à la Nouvelle-Orléans, une fille vraiment belle entièrement avariée de la sorte. L'homme qui l'achetait n'avait pas besoin de son bambin ; elle le serrait contre son sein, elle résistait, elle sanglotait : on le lui ôta, on l'enferma, et elle devint folle. Monsieur, ce fut une perte nette de mille dollars causée par un défaut de conduite : il vaut toujours mieux agir avec humanité, monsieur ; croyez-en mon expérience.

Là-dessus le marchand d'esclaves se renversa sur sa chaise, et croisa les bras d'un air de vertueuse résolution. On aurait dit qu'il se regardait comme un second Wilberforce. La thèse qu'il soutenait paraissait l'intéresser vivement, car tandis que son compagnon rêvait en pelant une orange, il ajouta de nouvelles considérations, comme s'il eût été entraîné par la force de la vérité.

—Il n'est pas convenable de faire son propre éloge ; mais tout le monde reconnaît que j'ai les troupeaux de nègres les mieux conditionnés, les plus gras, les plus vigoureux, et que j'en perds moins que mes confrères. Cela tient à mon système, dont la base est l'humanité.

Shelby ne savait que dire ; aussi dit-il : —Vraiment !

—On s'est moqué de mes idées, monsieur ; on ne les partage pas généralement ; mais j'y reste fidèle, monsieur ; et grâce à elles, je réalise des bénéfices : on peut dire que je suis payé pour les avoir.

La manière dont le marchand d'esclaves comprenait l'humanité avait quelque chose de si original que Shelby ne put s'empêcher de rire. Ce petit mouvement d'hilarité encouragea l'orateur.

—Il est étrange, reprit-il, que je n'aie pu faire entendre raison à bien des gens : mon ancien associé, Tom Loker, homme capable pourtant, était un diable avec les nègres ! Il avait le meilleur cœur du monde, mais il battait les noirs : c'était son système. Je lui disais souvent : Mon cher Tom, lorsque vos filles sont tristes, qu'elles se mettent à pleurer, pourquoi les frapper sur la tête et leur donner des coups de poing ? c'est ridicule. Il n'y a pas de mal à pleurer ; la nature le veut, et il faut lui céder de manière ou d'autre. Et puis vous gâtez vos négresses ; elles s'affectent, elles enlaidissent, et c'est le diable pour les rétablir. Tâchez au contraire de les amadouer, de les prendre par la douceur. Voilà ce que je lui disais, mais il ne m'a pas écouté, et il m'a détérioré tant de femmes que, bien que ce fût un excellent homme et un bon vendeur, j'ai été obligé de le planter-là.

—Et vous croyez que votre système est préférable à celui de Tom ? demanda Shelby.

—Je vous le certifie, monsieur. Toutes les fois que ça m'est possible, j'évite les désagréments. Si je veux vendre un enfant, j'éloigne la mère ; hors de vue, hors de souvenir ; et quand le mal est irrémédiable, il faut bien qu'elle l'accepte. Ce n'est pas comme s'il s'agissait de blancs, qui sont élevés dans l'idée de conserver leurs enfants et leurs femmes ; les nègres ne peuvent compter là-dessus, quand ils sont bien dressés.

—Je crains que les miens ne soient pas convenablement dressés, dit M. Shelby.

—Ce serait possible; vous autres habitants du Kentucky, vous gâtez les nègres. Vous avez de bonnes intentions à leur égard, mais votre bienveillance leur est funeste. Un noir, voyez-vous, est fait pour passer de main en main, pour être vendu à Thomas, à Richard, à n'importe qui; il n'est pas charitable de leur inspirer des désirs qu'ils ne sauraient satisfaire, et qui les détournent de leur vocation. Pour moi, je crois que je les traite comme on doit les traiter.

—Il est bon d'être content de soi, dit M. Shelby en haussant légèrement les épaules.

—Eh bien ! reprit Haley après un moment de silence, quel est votre dernier mot ?

—J'y réfléchirai, et j'en parlerai à ma femme; mais si vous voulez mener vos affaires avec la tranquillité que vous désirez, gardez-vous bien de les divulguer. Sans cela, tous mes enfants seraient en émoi, et nous aurions de la peine à les calmer.

—Il suffit, *motus!* dit Haley en mettant son pardessus; mais je suis pressé, et j'aurais besoin de savoir votre réponse le plus tôt possible.

—Eh bien ! revenez ce soir entre six et sept, et je vous ferai part de ma résolution.

Le marchand d'esclaves disparut après avoir salué son hôte; et quand la porte fut refermée, Shelby se dit à lui-même :

—L'impudence de cet homme m'irritait au point que j'ai été tenté de le jeter du haut en bas de l'escalier; mais je suis forcé de le ménager. Si quelqu'un m'avait dit que je vendrais un jour le père Tom, j'aurais soutenu qu'on me calomniait; et pourtant il faudra en passer par là! Ma femme s'y opposera: elle ne voudra pas surtout qu'on vende le fils d'Elisa; mais, hélas! ce marchand d'esclaves est mon créancier, et il profite de ces avantages. Voilà ce que c'est que d'avoir des dettes!

C'est peut-être dans l'Etat de Kentucky que l'esclavage se montre sous sa forme la plus douce. L'agriculture y prédomine. On n'y voit point revenir périodiquement ces époques d'activité industrielle qui nécessitent de si rudes labeurs, dans les contrées plus méridionales. Les maîtres se contentent d'un revenu régulier, et n'ont pas de ces tentations inhumaines qui triomphent toujours de notre fragile nature, lorsque la perspective d'un gain rapide n'a d'autre contre-poids que l'intérêt des malheureux.

Si l'on parcourt le Kentucky, en voyant l'indulgence de certains maîtres et l'attachement dévoué de certains esclaves, on peut croire un moment à la poétique utopie d'une institution patriarcale; mais il est une ombre à ce tableau, l'ombre de la loi. Cette loi regarde une foule d'êtres humains dont les cœurs palpitent, et dont les affections sont vivantes, comme autant de choses appartenant à un maître. Ce maître peut être bienveillant; mais s'il se ruine, s'il vient à mourir, ses esclaves sont exposés à échanger d'un jour à l'autre une vie paisible contre une existence de misère. La meilleure administration possible de l'esclavage ne saurait donc en détruire les inconvénients.

M. Shelby était en somme un brave homme, disposé à rendre heureux tous ceux qui l'environnaient, et s'occupant sérieusement du bien-être matériel des nègres de sa propriété. Il avait eu le malheur de se lancer étourdiment dans des spéculations hasardeuses, et des billets souscrits par lui pour une somme considérable étaient tombés entre les mains de Haley.

Ces explications donnent la clef de la conversation précédente. En approchant de la porte, Elisa en avait saisi quelques mots qui avaient suffi

pour lui révéler qu'un marchand d'esclaves faisait des offres à son maître. Elle aurait volontiers écouté à la porte avant de se retirer ; mais sa maîtresse l'appelait, et elle fut obligée de se retirer. Toutefois, elle crut comprendre que c'était son fils que le trafiquant convoitait. Son cœur se gonfla ; elle serra involontairement le petit Henri avec tant de force qu'il la regarda d'un air stupéfait. En entrant dans l'appartement de madame Shelby, elle renversa le lavabo, heurta la table à ouvrage, et rapporta de la toilette une longue robe de chambre au lieu de la robe du soir qu'on lui demandait.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Elisa ? lui dit madame Shelby.

— Oh ! madame, madame ! s'écria la quarteronne ; et, fondant en larmes, elle se laissa tomber sur une chaise.

— Qu'est-ce qui vous tourmente, ma chère ?

— Oh ! madame, un marchand d'esclaves vient de causer avec mon maître dans la salle à manger. Je l'ai entendu.

— Eh bien ! quand cela serait ?

— Oh ! madame, croyez-vous monsieur capable de vendre mon Henri ? Et les sanglots de la pauvre créature redoublèrent.

— Le vendre ! Non, c'est impossible. Vous savez que votre maître ne fait jamais d'affaires avec les marchands du Midi, et qu'il ne songe jamais à vendre ses serviteurs tant qu'ils se comportent bien. Pourquoi, folle que vous êtes, pensez-vous qu'on veuille acheter votre Henri ? Est-ce que tout le monde a pour lui les mêmes yeux que vous ? Allons, consolez-vous ; accrochez ma robe au porte-manteau, coiffez-moi, et n'écoutez plus aux portes.

— Vous, madame, vous ne consentirez jamais à ce que...

— Sans doute, je n'y consentirais pas. Pourquoi ces inquiétudes ? Je laisserais plutôt vendre un de mes enfants. Mais en vérité, Elisa, vous devenez trop fière de ce petit garçon. Aussitôt qu'un homme entre ici, vous vous imaginez qu'il vient vous l'enlever.

Rassurée par ce langage, Elisa rit de ses alarmes, et procéda avec dextérité à la toilette de sa maîtresse.

Madame Shelby était une femme supérieure, sous le rapport de l'intelligence et des sentiments. A la générosité, à la grandeur d'âme, qui caractérisent souvent les femmes du Kentucky, elle joignait une haute moralité et des principes religieux qu'elle savait mettre en pratique. Son mari, assez indifférent en matière de foi, respectait les convictions de sa femme, dont il redoutait même les jugements. Il la laissait entièrement libre d'améliorer la condition intellectuelle et physique de ses serviteurs, sans vouloir lui-même s'en mêler activement. Il ne pensait pas avec certains sectaires que l'excès des bonnes œuvres de personnes pieuses profitait au reste des fidèles ; pourtant il semblait convaincu que sa femme avait assez de charité pour deux, et il se flattait vaguement de gagner le ciel, grâce à la surabondance de qualités dont elle lui offrait l'exemple, et qu'il n'avait pas la prétention d'égalier.

Ce qui embarrassait le plus M. Shelby, après son entretien avec le marchand d'esclaves, c'était la difficulté de faire consentir sa femme à l'arrangement projeté, et de triompher de l'opposition qu'il s'attendait à rencontrer.

Madame Shelby était loin de deviner les préoccupations de son époux. Elle le savait foncièrement honnête, et c'était avec une complète bonne foi qu'elle avait repoussé les soupçons d'Elisa. Elle ne daigna pas s'y arrêter et s'occupa exclusivement de se préparer à une visite qu'elle voulait faire dans la soirée.

CHAPITRE II.

LA MÈRE.

Elevée dès l'enfance par sa maîtresse, Elisa en était la favorite.

Les voyageurs qui ont parcouru les Etats-Unis du Sud ont remarqué la grâce, la voix douce, les manières élégantes des quarteronnes et des mulâtres. Ces dons naturels sont souvent rehaussés par une éblouissante beauté, et presque toujours par un extérieur agréable. Elisa, telle que nous l'avons décrite, n'est pas un portrait de fantaisie. Nous l'avons représentée de souvenir, telle que nous l'avons vue il y a quelques années dans le Kentucky.

Sous la protection de sa maîtresse, Elisa avait évité les séductions qui font de la beauté un héritage si fatal pour une esclave. Elle avait épousé un maître de talent, nommé Georges, esclave sur une propriété voisine.

Ce jeune homme avait été loué son maître à un fabricant de sacs. Sa capacité l'avait placé au premier rang ; et, malgré son défaut d'éducation première, il avait inventé avec succès une machine à tailler le chanvre. Il avait une tournure prévenante et d'excellentes manières. Néanmoins, comme ce n'était pas un homme aux yeux de la loi, ses qualités supérieures étaient soumises à la domination d'un tyran vulgaire, aux idées étroites. Ce maître, ayant appris l'invention de Georges, se rendit pour la voir à la manufacture. Il fut reçu avec enthousiasme par le directeur, qui le félicita de posséder un esclave aussi précieux. Georges, animé par tant d'éloges unanimes, fit l'explication de sa machine, et s'énonça avec tant de verve et d'abondance que son maître ne put s'empêcher d'avoir conscience de son infériorité. Convenait-il à un demi-noir de courir le monde, d'inventer des machines, et de lever la tête au milieu des blancs ? C'était un scandale auquel il fallait mettre un terme en emmenant l'audacieux, en le mettant à bêcher la terre, afin de rabattre son orgueil. En conséquence, le maître demanda à régler le compte de Georges, qu'il voulait reconduire immédiatement chez lui.

—Mais, monsieur Harris, dit le directeur de la fabrique, votre résolution n'est-elle pas un peu brusque ?

—Qu'importe ? cet homme n'est-il pas à moi ?

—Nous serions disposés, monsieur, à augmenter le prix de la location.

—Je n'y tiens pas, monsieur. Je n'ai pas besoin de louer mes domestiques quand je n'en ai pas envie.

—Mais, monsieur, il est très propre aux fonctions qu'il remplit.

—C'est possible, et je parie qu'il n'a jamais été aussi propre à celles que je lui ai confiées.

—Songez à la machine qu'il a inventée, dit assez mal à propos un des ouvriers.

—Ah ! oui, c'est une machine pour épargner du travail. Un nègre est bien capable d'imaginer pareille chose ; lui-même est une machine qui économise le travail autant que possible. Je l'ai résolu, il s'en ira !

Georges était resté comme anéanti en entendant sa sentence prononcée par une autorité contre laquelle toute résistance était vaine. Il croisa les bras, se mordit les lèvres ; mais la colère brûlait son sein comme un volcan et circulait en torrents de feu dans ses veines. Sa respiration était entrecoupée ; ses grands yeux noirs étincelaient, et il aurait éclaté sans l'intervention du directeur de l'usine.

—Cédez, lui dit celui-ci en lui touchant le bras : éloignez-vous momentanément ; nous tâcherons de vous faire revenir.

Le tyran remarqua cet aparté. Il en devina le sens, et se fortifia dans la résolution de tenir sa victime en son pouvoir. Georges quitta la fabrique, et fut employé aux plus grossières occupations de la ferme. Il eut assez d'empire sur lui pour ne pas franchir les bornes du respect ; mais son air sombre, ses traits contractés, ses regards de courroux exprimaient éloquemment ses pensées, et prouvaient d'une manière indubitable que cet homme ne pouvait jamais devenir une chose.

C'était pendant son séjour à la fabrique que, ayant la liberté d'aller et de venir, Georges avait vu sa femme et l'avait épousée. Cette union obtint l'approbation de madame Shelby, qui avait un peu la manie féminine de faire des mariages. Elle vit avec plaisir sa favorite devenir la femme d'un homme de sa classe, qui semblait lui convenir sous tous les rapports. Elle-même attacha la couronne de fleurs d'oranger, et jeta le voile nuptial sur la tête de la fiancée. De nombreux invités, réunis dans la grande salle de la maison, célébrèrent les grâces de la jeune fille et la libéralité de la maîtresse.

Pendant quelques années, Elisa vit fréquemment son mari, et son bonheur ne fut troublé que par la perte de deux enfants en bas âge, qu'elle pleura au point de s'attirer les douces remontrances de sa maîtresse, qui s'efforça de soumettre cette nature passionnée au frein de la raison et de la religion. Après la naissance du petit Henri, Elisa revint à la tranquillité ; les blessures de son cœur se cicatrisèrent, et elle fut heureuse jusqu'au moment où son mari retomba brusquement sous le joug de son propriétaire légal.

Le directeur de l'usine, suivant la promesse qu'il en avait faite, rendit visite à M. Harris quinze jours après le départ de Georges. Il espérait pouvoir le réintégrer dans son premier emploi, maintenant que le mécontentement du maître avait eu le temps de se calmer.

—Il est inutile d'insister, dit M. Harris d'un ton maussade ; je sais ce que j'ai à faire.

—Je ne prétends pas vous donner des conseils, monsieur ; seulement il serait de votre intérêt de nous abandonner Georges aux conditions qui vous sont proposées.

—Je connais vos projets, monsieur ; je vous ai vu échanger des signes d'intelligence avec Georges le jour où je l'ai emmené de la fabrique ; mais vous ne l'emporterez pas sur moi. Nous sommes dans un pays libre, monsieur ; cet homme m'appartient, et je ferai de lui ce que bon m'en semblera.

Ce fut ainsi que Georges perdit sa dernière espérance ; il n'eut en perspective qu'une vie de privations, rendue plus amère par les persécutions mesquines que pouvait lui imposer un despotisme inventif.



CHAPITRE III.

EPOUX ET PERE.

Madame Shelby était partie pour sa visite. Debout sous le vestibule, Elisa suivait des yeux la voiture qui s'éloignait, lorsqu'elle se sentit frapper sur l'épaule. Elle se retourna, et un doux sourire rayonna sur son visage.

—C'est vous, Georges ! vous m'avez fait peur. Que je suis contente de vous voir ! Madame est sortie pour le reste de la journée ; venez dans ma petite chambre, nous avons du temps devant nous.

En disant ces mots, elle le conduisit dans une pièce qui donnait sur le vestibule, et où elle travaillait d'ordinaire.

—Que je suis contente ! Pourquoi ne souriez-vous pas ? Regardez Henri ; comme il est grandi !

L'enfant à travers les longues boucles de sa chevelure, jeta sur son père un regard furtif, et se cramponna à la robe de sa mère.

—N'est-il pas beau ? dit Elisa ; et elle lui écarta les cheveux pour l'embrasser.

—Je voudrais qu'il ne fut jamais né ! s'écria Georges avec amertume : je voudrais moi-même n'être jamais venu au monde.

Surprise et effrayée, Elisa pencha la tête sur l'épaule de son époux, et fondit en larmes.

—Allons ma pauvre femme, j'ai tort de vous affliger. Ah ! je voudrais que vous ne m'eussiez jamais connu ! vous auriez pu être heureuse.

—Georges ! Georges ! Comment pouvez-vous parler de la sorte ? Quel malheur vous menace ou vous est arrivé ? N'avons-nous pas été heureux jusque dans ces derniers temps ?

—Oui, ma chère amie, répondit Georges ; et attirant son fils sur ses genoux, il le contempla avec amour.

—Il vous ressemble, Elisa ; et vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais vue et la meilleure qu'on puisse désirer ; et pourtant je voudrais n'avoir jamais eu de relations avec vous.

—Ah ! Georges, est-il possible ?

—Oui, Elisa, mon existence est plus pénible que celle d'un misérable insecte ; elle me mine, elle me consume ! je suis un pauvre valet, et je vous fais partager mon abjection. A quoi bon tenter de faire quelque chose, de savoir quelque chose, d'être quelque chose ? A quoi bon vivre ? Je voudrais être mort.

—Quelles mauvaises pensées ! Je sais qu'il vous a été pénible de perdre votre place, et que vous avez un maître bien dût ; mais ayez de la patience, et peut-être.....

—N'en ai-je pas eu ? interrompit le jeune maître : ai-je dit un mot quand il m'a fait sortir sans motif de la fabrique où tout le monde était si bon pour moi ? Je lui abandonnais tous mes bénéfices, et chacun s'accordait à dire que je travaillais bien.

—C'est affreux, reprit Elisa ; mais après tout, c'est votre maître.

—Mon maître ! et en vertu de quel titre est-il mon maître ? je suis un homme comme lui ; je vaudrais mieux que lui ! j'entends mieux que lui les affaires ; je suis plus capable de diriger une maison. Je sais lire et écrire beaucoup mieux, et je me suis instruit malgré lui ; quels droits a-t-il de faire de moi une bête de somme, de me détourner d'une occupation que je connais, pour m'assujettir à des travaux qu'un cheval peut faire ?

—Georges, vous m'épouvantez, je ne vous ai jamais entendu parler ainsi ; je crains que vous ne vous laissiez emporter par la colère. Je conçois vos sentiments ; mais, de grâce, soyez prudent, pour moi, pour Henri !

—J'ai été prudent ; mais le mal empire et devient intolérable. Mon maître saisit toutes les occasions imaginables de m'insulter et de me torturer. En faisant mon ouvrage, et en me tenant tranquille, j'espérais avoir le temps de lire à mes heures de loisir ; mais il s'en aperçoit, et il m'accable de

travaux avilissants. Il dit que malgré mon silence, il voit bien que je suis possédé du diable, et qu'il faut le chasser. Eh bien, oui, le diable sortira un de ces jours, mais d'une manière qui ne lui plaira pas.

—Qu'allons-nous devenir ? dit douloureusement Elisa.

—Hier je chargeais des pierres sur une charrette. Le jeune Tom était là, et faisait claquer son fouet de manière à effrayer mon cheval. Je le priai doucement de cesser, et il ne tint aucun compte de mes paroles. J'insistai, et il se mit à me frapper. Je lui pris la main ; alors il poussa des cris, se débarrassa, et courut dire à son père que je le battais. M. Harris arriva tout en rage, et s'écria qu'il saurait bien m'apprendre qu'il était mon maître. Il m'attacha à un arbre, coupa des baguettes, et dit à son fils qu'il pouvait me fouetter jusqu'à ce qu'il fût fatigué. C'est ce qu'il a fait, mais je l'en ferai repentir tôt ou tard.

Le front du jeune homme s'assombrit et ses yeux lancèrent des éclairs. —En vertu de quel titre cet homme est-il mon maître ? ajouta-t-il : voilà ce que je voudrais savoir.

—J'ai toujours pensé, reprit Elisa d'une voix dolente, que notre devoir de chrétiens était d'obéir à nos maîtres.

—Vous avez raison en ce qui vous concerne. Ils vous ont élevés comme leur enfant ; ils vous ont donné la nourriture et le vêtement, vous avez reçu d'eux une bonne éducation ; ils peuvent donc prétendre à quelques droits sur vous. Moi, j'ai été battu, outragé, ou pour le moins délaissé ! Qu'est-ce que je dois ? J'ai payé cent fois mon entretien. Non je ne veux plus souffrir.

Elisa trembla et garda le silence. Elle n'avait jamais vu son mari dans un pareil accès de colère, et elle pliait comme un roseau sous cette tempête de passions tumultueuses.

—Vous savez bien, reprit Georges ce petit chien que vous m'avez donné ? c'était ma seule consolation. Il couchait auprès de moi, me suivait toute la journée, et semblait compâtrer à mes peines. L'autre jour, je lui donnais quelques os que j'avais ramassés à la porte de la cuisine, quand mon maître arriva, et me dit qu'il ne pouvait tolérer qu'un nègre nourrisse un chien à ses dépens. Il m'ordonna de prendre le mien, de lui mettre une pierre au cou, et de le jeter dans la mare.

—Ah ! Georges, vous ne l'avez pas fait ?

—Non, mais il l'a fait, lui ! M. Harris et Tom ont assommé à coups de pierre la malheureuse bête qui se noyait. Pauvre chien ! il me regardait comme pour me reprocher de ne pas aller à son secours ! Je reçus le fouet pour avoir refusé d'obéir. Mais peu m'importe, je ne suis pas de ceux que le fouet rend plus souples, et si l'on n'y prends garde, j'aurai mon tour !

Qu'allez-vous faire ? Georges, ne commettez pas de mauvaise action. Contenez-vous ; ayez confiance en Dieu, et il vous délivrera.

—Je n'ai pas vos sentiments chrétiens, Elisa ; mon cœur est plein d'amertume. Je ne puis avoir confiance en Dieu ; pourquoi laisse-t-il les choses aller ainsi ?

—Georges, il faut avoir de la foi ! madame dit que dans nos plus cruelles infortunes, nous devons croire que Dieu veut notre bien.

—C'est facile à dire pour des gens qui galoppent en voiture ou qui se reposent sur des sofas ; mais s'ils étaient à ma place, je suis sûr qu'ils penseraient autrement. Je voudrais être bon, mais mon cœur brûle, et je ne puis me réconcilier avec personne. Vous-même, vous ne le pourriez pas, surtout si je disais ce que j'ai à dire. Vous ne savez pas encore la vérité.

—Qu'ai-je donc à attendre ?

—Hier, mon maître disait qu'il avait eu tort de me laisser marier avec une femme étrangère à l'habitation : qu'il détestait M. Shelby et toute sa bande, parce qu'ils étaient fiers, qu'ils affectaient une supériorité insupportable, et qu'ils m'avaient donné de l'orgueil. Il ajoutait qu'il ne me laisserait plus venir ici, et que je prendrais une femme sur l'habitation. Ce matin, il m'a annoncé que j'eusse à épouser Mina, à m'établir avec elle dans une cabane, ou qu'il me vendrait à un marchand des autres Etats.

—Mais, reprit naïvement Elisa, nous avons été mariés par un ministre, à la manière des blancs.

—Ignorez-vous qu'un esclave ne peut se marier ? la loi s'y oppose ; je ne puis vous avoir pour femme, si mon maître désire nous séparer. Voilà pourquoi je voudrais ne vous avoir jamais vue ; pourquoi je voudrais n'être jamais venu au monde ; cela vaudrait mieux pour nous, et pour ce pauvre enfant qui est destiné à souffrir de notre misère.

—Mon maître est si bon !

—Qui sait ? il peut mourir, et alors mon fils sera vendu au premier venu. A quoi lui sert d'être beau et plein de qualités ? Toutes celles qu'il possède peuvent lui être fatales. Je vous l'ai prédit, Elisa, il a trop de prix pour que vous le gardiez.

Ces mots renouvelèrent les angoisses de la jeune femme. Elle vit passer devant ses yeux le spectre du marchand d'esclaves, et devint aussi pâle que si elle eût reçu le coup mortel. Elle jeta un regard inquiet du côté du vestibule, où son fils, à cheval sur la canne de M. Shelby, se promenait d'un air de triomphe. Elle fût tentée un moment de dévoiler ses inquiétudes ; mais elle pensa que son mari avait assez à souffrir, et qu'il ne fallait pas l'accabler. D'ailleurs sa maîtresse n'était-elle point là ?

—Maintenant, mon amie, reprit Georges, je vous fais mes adieux, car je m'en vais.

—Où allez-vous ?

—Au Canada, dit-il en maîtrisant son émotion ; et quand j'y serai, je vous achèterai, c'est toute l'espérance qui me reste. Vous avez un bon maître, qui ne refusera pas de vous vendre ; je vous achèterai, ainsi que mon fils, avec l'aide de Dieu !

—Ah ! c'est horrible !..... si vous étiez pris !

—Je ne serai pas pris, Elisa ! je me ferai tuer auparavant. Je serai libre, ou je mourrai.

—Vous ne vous tuerez pas !

—Ce ne est pas à craindre. Ma mort sera l'œuvre d'autrui, si elle arrive ; mais on ne me livrera pas vivant aux marchands étrangers.

—Georges, je vous en supplie, soyez prudent ! repoussez les tentations qui vous assiègent ; agissez avec sagesse, et invoquez l'assistance du Seigneur.

—Elisa, voici mon plan. M. Harris m'a chargé d'une commission qui devait me mener par ici. Il a supposé que je viendrais vous conter mes peines, et qu'il mettrait ainsi les Shelby de mauvaise humeur. Je retourne à l'habitation avec une résolution bien arrêtée, mes préparatifs sont faits, et je me suis assuré du concours de quelques amis. Dans huit ou dix jours on me comptera au nombre des absents. Priez pour moi, et que le bon Dieu vous entende !

—Priez vous-même, Georges, et confiez-vous à la Providence.

—Adieu, répliqua le jeune mulâtre en serrant sa femme dans ses bras : et après avoir confondu leurs larmes, les deux époux se séparèrent.



En vertu de quel titre est-il mon maître ?

CHAPITRE IV.

UNE SOIRÉE DANS LA CASE DU PÈRE TOM.

La case du père Tom était un petit bâtiment en troncs d'arbres attaché à la principale habitation. Elle était précédée d'un jardin où venaient en abondance, grâce à une culture soignée, divers légumes, des fraises, des framboises et autres fruits. La façade était entièrement couverte de rosiers et de bignonias qui en dissimulaient la grossière construction. En été, des chrysanthèmes, des pétunias, des volubilis et autres plantés annuelles trouvaient moyen d'y étaler leurs fleurs, et faisaient les délices de la mère Chloé.

Entrons dans la maison. Le repas des maîtres était achevé, et la mère Chloé, qui avait la surintendance de la cuisine, avait laissé à ses subalternes le soin de laver la vaisselle, pour aller préparer dans son modeste asile le souper de son vieil époux. C'était bien elle qu'on voyait devant le feu, occupée à faire frir différents comestibles, et levant de temps en temps le couvercle de casseroles dont la vapeur annonçait quelque chose de bon. Sa figure noire avait un tel luisant qu'on aurait pu croire qu'elle avait été nettoyée avec des blancs d'œufs, de même que sa théière. Sa physionomie rayonnait sous un turban empressé, et il y régnait la fierté qui convenait à une

femme universellement reconnue pour le cordon bleu du canton. Elle méritait assurément ce titre. Les poulets, les dindons et les canards de la basse-cour prenaient un air grave en la voyant approcher, et semblaient réfléchir sur leur fin dernière, car elle rêvait constamment aux moyens de les rôtir, de les farcir, ou de les accommoder, et l'expression de ses traits était faite pour inspirer la terreur à tous les volatiles. Elle excellait aussi dans la préparation des gâteaux, et les efforts de ses rivales pour atteindre à sa perfection ne lui inspiraient que des rires de triomphe. Les dîners de cérémonie stimulaient son amour-propre, et elle redoublait d'ardeur toutes les fois que des malles de voyage entassées sous le vestibule lui promettaient de nouveaux convives à traiter.

Nous laisserons la mère Chloé se livrer à ses travaux culinaires pour compléter la description de sa demeure.

Dans un coin était un lit couvert d'une courte-pointe blanche comme la neige, au bas duquel s'étendait un tapis d'une certaine dimension. C'était pour ainsi dire le salon du logis ; ce coin était traité avec une considération particulière ; et mis, comme un lieu sacré, à l'abri de l'invasion des petites gens. En face se trouvait un second lit plus modeste où l'on couchait. Audessus de la cheminée figuraient de belles gravures, entre autres un portrait du général Washington, dessiné et peint d'une manière dont ce héros aurait été certainement surpris s'il était revenu au monde.

Sur un banc se tenaient quelques enfants aux yeux noirs, aux joues rebondies, à la tête crépue, qui surveillaient les premiers pas d'une jeune sœur. Celle-ci, comme toutes les créatures humaines de son âge, se dressait sur ses pieds, se balançait pendant quelques instants, et finissait par rouler à terre. Chacune de ses malheureuses tentatives était saluée par des acclamations comme une preuve d'habileté consommée.

Devant le feu était une table un peu boiteuse, mais couverte d'une nappe et d'un service complet. Le père Tom y avait déjà pris place, et comme c'est le héros de notre histoire, nous devons en offrir le daguerréotype à nos lecteurs. Ce nègre, le plus estimé de tous ceux de M. Shelby, était un homme d'une haute stature, à large poitrine ; il avait une expression de bienveillance, de bon sens et de gravité. On voyait à son air qu'il se respectait lui-même, et que, malgré son apparence de simplicité, il avait la conscience de ses talents. Il tenait à la main une ardoise sur laquelle il essayait de copier quelques lettres que lui montrait le petit Georges, enfant de treize ans, fils de M. Shelby.

—Père Tom, lui dit l'enfant, qui avait toute la dignité d'un pédagogue, la queue de votre *g* est tournée du mauvais côté, et vous en faites un *q*. Et maître Georges, saisissant le crayon, se mit à tracer une quantité innombrable de *g* et de *q* avec une rapidité dont le père Tom fut ébahi.

—Comme les blancs sont habiles ! s'écria la mère Chloé en levant sa fourchette garnie d'un morceau de lard ; ce petit homme sait lire et écrire, et il veut bien venir tous les soirs nous donner des leçons !

—Mère Chloé, je meurs de faim, dit maître Georges, est-ce que votre galette n'est pas cuite ?

—Dans un instant, répondit la mère Chloé : elle est d'une couleur brune magnifique. Madame avait permis l'autre jour à Sally d'essayer de faire un gâteau, pour lui apprendre, comme elle disait. J'ai été obligée de m'en mêler ; ça me faisait mal au cœur de voir ainsi gaspiller de bonnes choses. Le gâteau montait tout d'un côté ; il n'avait pas plus de forme que ma savate. Fi donc !

Après avoir exprimé en ces termes son mépris pour l'ignorance de Sally, la mère Chloé tira du feu une magnifique galette et diverses pâtisseries qu'elle empila sur une assiette.

—Décampez, Moïse et Pierre, s'écria-t-elle, et vous aussi, Dolly : mamán donnera quelque chose à sa petite. Maintenant, monsieur Georges, ôtez vos livres et mettez-vous là, je vais vous servir.

—On voulait me retenir à souper à la maison, dit Georges, mais je savais trop bien ce qui m'attendait ici.

—Vous deviniez que je vous réservais les meilleurs morceaux, et vous aviez raison. Allons, mettez-vous à l'œuvre.

—Attaquons la galette, dit Georges en brandissant un grand couteau.

—Prenez garde ! dit la mère Chloé en lui saisissant le bras, vous ne pourrez pas la couper avec ce gros et lourd couteau ; vous l'aplatirez ! J'ai un vieux couteau mince et bien affilé que je réserve tout exprès... Là !... voyez, elle se fend comme une plume. Mangez à présent.

—Les Lincoln, dit Georges parlant la bouche pleine, prétendent que leur Jenny est meilleure cuisinière que vous.

—Les Lincoln sont loin de compte ! repartit la mère Chloé avec mépris. Ce sont des gens respectables sans doute ; mais si je les compare aux nôtres, ce n'est plus rien. Mettez M. Lincoln à côté de M. Shelby, qu'est-ce que c'est ? Et madame Lincoln, peut-elle figurer dans un salon avec autant d'avantage que madame Shelby ? Allons donc ! qu'on ne me parle plus de ces Lincoln !

Et la mère Chloé secoua la tête en femme qui se flattait d'avoir une certaine connaissance du monde.

—Pourtant, reprit Georges, je vous ai entendu dire que Jenny était une assez bonne cuisinière.

—Je ne le conteste pas, dit la mère Chloé ; elle sait faire les plats vulgaires ; elle va jusqu'aux galettes de maïs ; mais quand il s'agit de mets recherchés, elle n'y est plus. Elle fait des pâtés, mais elle n'entend rien à la croûte. Est-ce qu'elle est capable de faire de ces pâtes moelleuses qui fondent dans la bouche ? Quand miss Marie se maria, Jenny fit les pâtés pour le banquet de noce ; elle me les montra, et elle fut jugée. Jenny et moi sommes bonnes amies, vous savez ; je ne veux pas en dire de mal ; mais je ne fermais pas l'œil de toute une semaine, si je fabriquais des pâtés comme les siens.

—Pourtant, reprit Georges, Jenny doit les trouver parfaits.

—Certainement, elle me les a présentés comme tels ; mais, voyez-vous, elle ne sait rien. Elle est dans une famille ignorante, et il est impossible qu'elle sache quelque chose. Monsieur Georges, vous ne connaissez pas quels sont les avantages de votre famille et de votre éducation !

Ici la mère Chloé soupira et roula les yeux avec émotion.

—Je suis sûr, mère Chloé, de connaître les avantages de mes pâtés et de mes puddings. Demandez à Tom Lincoln si, toutes les fois que je le rencontre, je ne lui en vante pas la supériorité. Ah ! comme je lui chante pouille !

Ces mots excitèrent chez la mère Chloé une si vive hilarité, qu'elle se renversa sur sa chaise pour rire à son aise, et que les larmes coulèrent le long de ses joues noires et lustrées. Elle varia ses exercices en donnant des coups de coudé à maître Georges, en lui pinçant, en lui disant qu'il finirait par la tuer un de ces jours. Chacune de ces sanguinaires prédictions était coupée par des éclats de rire de plus en plus sonores :

—Ah! vous chantez pouille à Tom Lincoln! Oh! mon Dieu! quel jeune homme vous ferez! En vérité, vous seriez rire un hanneton!

—Oui, reprit Georges, je lui dis: Tom Lincoln, si vous veniez voir les pâtés de la mère Chloé; voilà des pâtés!...

—Pauvre homme! dit la mère Chloé, sur le cœur bienveillant de laquelle la malheureuse condition de Tom Lincoln semblait produire une vive impression, vous devriez l'inviter à dîner de temps en temps, monsieur Georges; ce serait bien de votre part. Vous savez qu'il ne faut vous croire au-dessus de personne à cause de vos avantages; souvenez-vous-en.

—Eh bien, un jour de la semaine prochaine j'inviterai Tom Lincoln. Vous vous distinguerez, mère Chloé, et nous l'éblouirons. Nous le ferons tant manger, qu'il en aura une indigestion de quinze jours.

—C'est ça! s'écria la mère Chloé avec enthousiasme. Ah! quand je pense à quelques-uns de nos dîners! Vous rappelez-vous le pâté de poulets que je servis au général Knox? Madame et moi nous eûmes une discussion à propos de la croûte. Je ne sais quelles lubies ont les dames; mais quelquefois, quand on est chargé de la plus lourde responsabilité, elles choisissent ce moment pour vous importuner. Madame voulait ceci, puis cela: je finis par m'impatienter, et lui dis: Regardez vos belles mains blanches, madame, vos longs doigts étincelants de bagues, comme mes lis blancs quand ils sont couverts de rosée; et puis, regardez mes grosses mains noires et solides: n'est-il pas clair que le Seigneur m'a faite pour pétrir des croûtes de pâté, et vous pour rester au salon! Voilà ce que je lui dis... Ah! monsieur Georges, j'étais d'une colère!...

—Et que répondit ma mère?

—Elle fixa sur moi ses beaux yeux pleins de douceur, et dit: Eh bien mère Chloé, je crois que vous avez raison; et elle rentra au salon. Elle aurait dû me casser la tête pour me punir de mon impertinence; mais c'est un fait, je ne puis souffrir les dames à la cuisine.

—Ce dîner vous fit honneur, je me souviens que tout le monde en parla, dit Georges.

—Je le sais bien, ma foi! N'étais-je pas derrière la porte de la salle à manger? N'ai-je pas vu le général Knox redemander trois fois de ce pâté en disant: Vous avez une fameuse cuisinière, madame Shelby? Comme je me rengorgeais! Et le général est expert en cuisine!... C'est un homme de talent; il est d'une des meilleures familles de la vieille Virginie. Il s'y entend aussi bien que moi, le général! Il y a divers points à remarquer dans tous les pâtés, monsieur Georges, et tout le monde ne les connaît pas; mais le général les connaît, je l'ai vu aux observations qu'il a faites.

Cependant le jeune Georges était arrivé au point de ne plus pouvoir manger un morceau de plus, il avait donc le loisir de remarquer les têtes laideuses et les yeux brillants qui, d'un coin de la chambre, suivaient avidement ses opérations.

—Venez ici, Moïse, Pierre, dit-il en leur distribuant des vivres; vous voulez quelque chose, n'est-ce pas? Allons, mère Chloé, faites-leur des gâteaux.

Georges et Tom s'installèrent sur des chaises au coin de la cheminée; la mère Chloé, après avoir préparé une bonne pile de gâteaux, prit sur ses genoux sa petite fille, dont elle remplit la bouche alternativement avec la sienne; elle servit aussi Moïse et Pierre, qui mangèrent sous la table, se chatouillant par intervalles et tirant à l'occasion les pieds de leur sœur.

—Voulez-vous finir? disait la mère en décochant au hasard un coup de

piéd sous la table, quand l'agitation y était trop bruyante. Ne pouvez-vous vous conduire déceimment quand un blanc vient vous voir? Ne m'impatientez pas, ou je vous déserai un bouton de plus quand M. Georges sera parti.

Il est difficile de dire quel était le sens caché de cette terrible menace; mais il est certain qu'elle produisait peu d'effet sur les jeunes pécheurs.

—Voyez-moi ces drôles! dit le père Tom.

Les deux enfants, les mains et la figure couvertes de mclasse, sortirent de dessous la table, et se mirent à embrasser tendrement leur scœur.

—Détalez! s'écria la mère en repoussant leurs têtes laineuses; vous allez tout poisser, tout salir; allez vous laver à la fontaine!

La mère Chloé termina ses exhortations par une tape qui retentit d'une façon formidable, mais qui servit seulement à augmenter les rires des jeunes gars. Ils sortirent en se culbutant, et poussèrent dehors de véritables cris de joie.

—A-t-on jamais vu d'aussi méchants diables? dit la mère Chloé avec une satisfaction cachée. Puis elle prit une vieille serviette qu'elle avait mise de côté pour de semblables circonstances; elle versa un peu d'eau dans une thière fclée, et débarbouilla sa fillette. Quand elle lui eut bien poli le visage, elle la déposa sur les genoux de Tom, et s'occupa d'enlever les reliefs du souper. Cependant l'enfant s'amusa à tirer le nez de Tom, à lui égratigner la face, à lui passer ses mains grasses dans les cheveux: cette dernière opération semblait lui procurer une satisfaction spéciale.

—N'est-elle pas charmante? dit Tom en l'éloignant de lui pour mieux la voir. Ensuite il se leva, la plaça sur ses larges épaules, et se mit à danser. Pendant ce temps Georges lui portait de petits coups avec son mouchoir de poche, et les deux garçons, qui étaient de retour, cabriolaient en criant. La mère Chloé déclara qu'on lui cassait la tête; mais, comme elle réitérait cette observation plusieurs fois par jour, on n'y eut aucun égard, et les danses et les cris se prolongèrent jusqu'à satiété.

—J'espère que vous avez fini, dit la mère Chloé, qui venait de tirer d'un coffre plusieurs matelas, allons, couchez-vous; voici l'heure du meeting.

—Nous voulons en être, ma mère!

—C'est si curieux!

—Laissez-les assister à la réunion, mère Chloé, dit Georges en rejetant les matelas dans le coffre.

Ayant ainsi sauvé les apparences, la mère Chloé consentit volontiers à ne pas dresser le lit.—Au fait, dit-elle, il est possible que ça leur fasse du bien.

On tint conseil pour aviser aux préparatifs du meeting.

—Je ne sais comment nous nous procurerons des chaises, dit la mère Chloé; mais, comme la réunion religieuse qui allait avoir lieu se tenait chaque semaine chez le père Tom depuis très-longtemps, on trouvait toujours moyen de placer tout le monde.

—Le vieux père Pierre a cassé les pieds de cette vieille chaise la semaine dernière, dit Moïse.

—Je crois plutôt que c'est vous, répartit la mère Chloé.

—Ou l'appuiera contre la muraille, et elle tiendra à merveille, ajouta Moïse.

—Alors, dit le second fils, il ne faudra pas y asseoir le père Pierré, qui se balance toujours en chantant.

—Ah! mon Dieu! reprit Moïse, s'il s'asseyait là, il serait sûr de tomber par terre dès qu'il entonnerait: "Venez, pécheurs, venez m'entendre." Et

après avoir imité exactement les intonations nasales du vieillard, Moïse se jeta à plat ventre pour figurer la catastrophe qu'il supposait.

—Conduisez-vous donc décemment ! s'écria la mère Chloé : n'avez-vous pas de honte ?

Georges partagea la gaieté du délinquant, et déclara que Moïse était décidément un farceur. L'admonition maternelle manqua donc complètement son but.

—Eh bien ! mon vieux, dit Chloé à son époux, il faut disposer vos tonneaux.

—Ces tonneaux, dit Moïse, sont aussi bons que ceux dont parle l'Écriture, que M. Georges nous lisait l'autre jour.

Pendant ce colloque on avait roulé dans la case deux tonneaux vides, que l'on avait assujettis avec des pierres. Pour compléter l'arrangement, on retourna des barils et des baquets, et on rangea le long du mur quelques chaises éclopées.

—M. Georges lit à merveille, dit la mère Chloé, et j'espère qu'il voudra bien rester ici pour nous faire la lecture.

Georges y consentit avec empressement, car un enfant est toujours disposé à faire ce qui peut lui donner de l'importance. La chambre se remplit bientôt d'un assemblage bigarré qui comprenait tous les âges, depuis l'octogénaire aux cheveux blancs jusqu'aux jeunes gens d'une quinzaine d'années. On débuta par échanger quelques innocents commérages. On raconta que la mère Sally avait acheté un mouchoir de poche rouge ; que madame avait l'intention de donner à Elisa sa vieille robe de mousseline ; que M. Shelby songeait à acheter un cheval alezan qui lui ferait honneur. Quelques-uns des assistants appartenaient à des habitations voisines, et ils rapportèrent les cancans qui circulaient dans la localité. La réunion des noirs se conformait aux usages établis dans les cercles d'un ordre plus élevé.

Au bout de quelques instants les chants commencèrent, et certaines intonations nasales ne détruisirent point l'effet de voix naturellement belles. Les paroles étaient tantôt empruntées à la collection des hymnes de l'Église, tantôt recueillies dans les *meetings* tenus en plein air ; elles avaient quelque chose de sauvage et d'indéfini. Le chœur entonna avec autant d'onction que d'énergie le refrain que voici :

Dans la paix du Seigneur quand un homme s'endort,
Les anges lui font signe à l'heure solennelle ;
Il se revêt de gloire, et la ville éternelle
Ouvre pour lui ses portes d'or.

D'autres chants mentionnaient sans cesse les rives du Jourdain, les champs de Canaan et la nouvelle Jérusalem, car l'imagination impressionnable des nègres recherche toujours les expressions tirées de la nature pittoresque. Tout en chantant, les uns riaient, d'autres battaient des mains, ou témoignaient leur satisfaction par une pantomime animée.

Aux hymnes succédèrent de pieuses exhortations. Une vieille femme qu'on vénérât comme une chronique vivante se leva et s'exprima en ces termes.

—Je suis heureuse de vous voir encore, mes enfants, car d'un moment à l'autre je puis être appelée à la gloire du ciel. Je suis toute prête, mes chers amis ; j'ai fait mon petit paquet, et j'ai mis mon chapeau, comme un voyageur qui attend la voiture, et qui croit par intervalles entendre le bruit des roues. Soyez prêts comme moi, mes enfants, car vous ignorez quand viendra l'heure du départ.

Après avoir prononcé ces paroles dans un patois assez incorrect, la vieille femme se mit à pleurer, et les assistants répétèrent en cœur :

Terre de Canaan, toi seule est mon espoir ;
Terre de Canaan, je vais bientôt te voir.

A la demande générale, Georges lut quelques chapitres d'un livre de piété ; et il fut interrompu à plusieurs reprises par des exclamations telles que :— Ecoutez cela !—Songez-y bien !—Il est certain que tout cela arrivera !

Georges, qui avait de l'esprit, et auquel sa mère avait donné une éducation religieuse, se voyant l'objet de l'admiration générale, se permit des observations de son cru. Il les exposa avec un sérieux et une gravité qui lui valurent les suffrages de tout l'auditoire. On convint généralement qu'il était étonnant, et qu'un ministre ne parlerait pas mieux.

Le père Tom avait sur ses compagnons l'influence d'un patriarche. La simplicité, la chaleur et la conviction qu'il mettait dans ses exhortations auraient pu édifier même des personnes plus instruites ; mais il était surtout remarquable dans la prière. Il était tellement familiarisé avec le langage de l'Écriture, que les plus poétiques images se trouvaient naturellement sur ses lèvres. Il excitait au plus haut degré la dévotion de ses auditeurs, et ils mettaient tant d'empressement à dire les répons, que souvent on ne l'entendait pas.

Tandis que cette assemblée religieuse se tenait dans la cabane du vieux Tom, une scène toute différente se passait dans la salle à manger du maître. Il était assis avec Haley devant une table couverte de papiers, et tous deux comptaient une liasse de billets.

—Tout est en règle, dit le marchand d'esclaves ; à présent, il ne vous reste plus qu'à signer notre arrangement.

M. Shelby signa à la hâte, comme un homme pressé de finir une affaire désagréable ; ensuite, Haley tira d'une vieille valise un parchemin, et le présenta à Shelby, qui s'en saisit avec une vivacité mal dissimulée.

—Voilà qui est fait, dit le marchand.

—C'est fait, répéta Shelby d'un ton rêveur ; et après avoir poussé un profond soupir, il redit encore :—C'est fait !

—On dirait que vous n'êtes pas content de la négociation ?

—Haley, répliqua le maître, j'espère que vous vous rappellerez vos promesses, et que vous ne vendrez pas Tom sans savoir à qui vous le livrez.

—Vous pouvez y compter.

—Les circonstances, vous le savez, m'ont mis dans la nécessité de prendre ce parti, reprit Shelby d'un ton hautain.

—Elles peuvent être aussi impérieuses pour moi, répartit le trafiquant ; néanmoins, je ferai tous mes efforts pour procurer à Tom une bonne place, et, pour ma part, vous n'avez pas à craindre que je le maltraite ; s'il y a quelque chose dont je doive remercier le Seigneur, c'est de n'avoir jamais été cruel.

Comme le marchand d'esclaves avait antérieurement fait connaître la manière dont il entendait l'humanité, Shelby ne fut pas très-rassuré par cette protestation ; mais il fallut bien qu'il s'en contentât. Il laissa son hôte s'éloigner en silence, et, pour se distraire, il alluma un cigare.

CHAPITRE V.

EMOTIONS DE LA MARCHANDISE HUMAINE EN CHANGEANT DE PROPRIÉTAIRE.

Monsieur et madame Shelby s'étaient retirés dans leur appartement. Le mari s'étalait sur une chaise longue, et parcourait quelques lettres qui étaient arrivées par les courriers du soir, tandis que sa femme travaillait à défaire les nattes compliquées de sa chevelure. Elle avait dispensé de réparer la pauvre Elisa, dont elle avait remarqué la pâleur et les yeux bagards. Cette occupation inaccoutumée lui rappela naturellement la quarteronne, et le langage que celle-ci avait tenu dans la matinée.

— A propos, Arthur, dit-elle d'un air d'insouciance, quel est donc cet homme mal élevé que vous avez eu à dîner aujourd'hui ?

— Il se nomme Haley, dit Arthur en s'agitant sur sa chaise et en tenant les yeux fixés sur la lettre qu'il examinait.

— Haley ! quel est-il ? quel motif l'amène ici ?

— C'est un homme avec lequel j'ai fait des affaires pendant mon séjour à Natchez.

— Et il s'est installé chez nous sans façon, et il est venu prendre place à notre table !

— Je l'avais invité : nous avons des comptes à régler ensemble.

— Serait-il marchand de nègres ? demanda madame Shelby en remarquant un certain embarras dans les manières de son mari.

— Qui a pu vous mettre cela en tête ? dit M. Shelby en levant les yeux.

— Rien ; seulement Elisa est venue me trouver après dîner pour me dire que vous étiez en conférence avec un marchand d'esclaves, et qu'il vous faisait des offres pour son fils.

— En vérité ! dit Arthur Shelby : et il baissa les yeux sur sa lettre, qu'il parut lire avec attention, sans s'apercevoir qu'il la tenait à l'envers.

— J'ai dit à Elisa, reprit madame Shelby, qu'elle était folle de s'inquiéter, et que vous n'aviez jamais rien à démêler avec ces sortes de gens. Je sais que vous n'avez pas de nègres à vendre, et que vous ne voudriez pas surtout vous défaire du petit Henri.

— Emilie, répliqua Shelby, vous appréciez bien mes sentiments ; mais je dois vous avouer que mes affaires me forcent à vendre quelques-uns de mes noirs.

— A cet homme ? C'est impossible ; vous ne parlez pas sérieusement.

— Ce n'est que trop vrai ! Je me suis décidé à vendre Tom.

— Quoi ! votre Tom ! ce fidèle serviteur qui a été élevé sur l'habitation, et dont le dévouement ne s'est jamais démenti ! Oh ! monsieur Shelby ! Mais vous lui aviez promis la liberté, et nous lui en avons parlé plus de cent fois. A présent je puis tout croire, je puis vous croire capable de vendre le petit Henri, le fils unique de la pauvre Elisa.

— Puisqu'il faut tout vous dire, j'ai consenti à vendre Tom et Henri, et je ne conçois pas votre indignation, car je ne fais que ce qu'on voit faire chaque jour à tout le monde.

— Mais pourquoi avoir précisément choisi ceux-ci entre tous ?

— Parce qu'ils valaient davantage, voilà pourquoi. Si vous le préférez, je céderai Elisa, dont le marchand m'a offert un bon prix.

— Le misérable ! dit madame Shelby avec véhémence.

— Par égard pour vous, je n'ai pas voulu l'écouter ; ainsi vous devez m'en savoir quelque gré.

— Mon ami, dit madame Shelby d'un ton plus doux, pardonnez-moi, je me suis emportée en apprenant cette nouvelle ; mais vous me permettrez d'intercéder pour ces malheureuses créatures. Tom est un noble cœur qui, j'en suis sûre, donnerait au besoin sa vie pour vous.

— Eh ! mon Dieu, je le sais ; mais qu'y puis-je faire ? je ne suis pas libre.

— Consentez à un sacrifice pécuniaire, et j'en supporterai volontiers ma part. Je crois avoir rempli en chrétienne mes devoirs envers ces êtres simples et asservis : je leur ai donné de l'instruction, j'ai veillé sur eux, j'ai sympathisé depuis de longues années avec leurs joies et avec leurs douleurs ; comment oserais-je me représenter au milieu d'eux si, pour un misérable gain, nous abandonnons l'honnête Tom, si nous le séparons brusquement de ceux auxquels nous avons appris à l'aimer ? Mes nègres connaissent, grâce à moi, les obligations de la famille ; comment leur avouer qu'il n'est point de relations, de devoirs, de liens sacrés pour nous, comparativement à l'argent ? J'ai dirigé l'éducation du petit Henri, et vous allez le vendre, corps et âme, à un homme sans moralité ! J'ai dit à Elisa que l'âme était plus précieuse que tous les trésors du monde : quelle confiance aura-t-elle en nous lorsqu'elle nous verra vendre son enfant ?

— Je suis fâchée de vous affliger, Emilie, répondit M. Shelby, mais je vous assure que le mal était inévitable. Il fallait vendre ces deux esclaves, ou les vendre tous. Haley était devenu possesseur d'une hypothèque, et si je ne l'avais apaisé par un compromis, il m'aurait exproprié. J'avais réuni toutes mes économies, emprunté de toutes parts, presque mendié, et le prix de ces deux esclaves était nécessaire pour m'acquitter complètement. J'ai dû les abandonner. Haley avait un caprice pour l'enfant ; il consentait à transiger, à la condition que je le lui vendrais, et non autrement. J'étais en son pouvoir, et il a fallu me résigner. Si vous regrettez que j'aie vendu deux de mes serviteurs, seriez-vous consolée parce que je les aurais vendus tous ?

Madame Shelby mit la tête entre ses mains, et poussa un gémissement plaintif :

— Alors, s'écria-t-elle, malédiction sur l'esclavage ! malédiction sur le maître et sur l'esclave ! J'étais folle de m'imaginer qu'on pouvait tirer quelque bon parti d'une aussi désastreuse institution. C'est un péché que d'avoir des esclaves, j'en ai toujours eu la pensée ; mais je m'étais flattée de rendre la servitude plus douce que la liberté à force de bontés, de soins et d'enseignements : folle que j'étais !

— Ma femme, vous devenez abolitionniste.

— Je l'ai toujours été ; je n'ai jamais considéré l'esclavage comme légitime.

— Vous différez en cela de beaucoup de gens dont on vante la sagesse. Vous vous rappelez le sermon que le ministre a prononcé dimanche dernier.

— J'en ai été indigné ! Les ecclésiastiques ne sont peut-être point dans le cas de détruire le fléau ; mais qu'ils le défendent, cela révolte mon bon sens. Vous-même, vous vous étiez prononcé contre ce sermon.

— Oui, sans doute, reprit Shelby ; mais ce qui arrive m'a prouvé qu'il n'était pas dépourvu de vérité. Je vous le répète, ma chère amie, j'ai été victime de la fatalité, et je me suis conduit aussi bien que les circonstances me le permettaient.

— Hélas ! dit madame Shelby en tournant entre ses doigts sa montre d'or, je ne possède point de bijoux de valeur, mais cette montre ne pourrait-elle

être utilisée ? Elle a coûté cher. Si je pouvais au moins sauver le fils d'Elisa, je sacrifierais tout ce que j'ai.

—Je suis désolé de vous voir en cet état, Emilie ; mais ne vous faites point d'illusions : tout est fini, le contrat de vente est signé, et vous devez rendre grâces au ciel que l'affaire ne se soit pas terminée plus malheureusement. Haley pouvait me ruiner, et maintenant m'en voilà délivré. Si, comme moi, vous connaissiez cet homme, vous comprendriez combien il importait de nous en débarrasser, pour sauver notre fortune.

—Il est donc bien cruel ?

—Pas précisément ; mais il ne songe qu'à ses intérêts ; il calcule froidement sans jamais hésiter ; il est infatigable comme la mort. Sans vouloir le moindre mal à sa mère, il la vendrait s'il y trouvait quelque bénéfice.

—Et ce sera le propriétaire du fidèle Tom et du fils d'Elisa !

—C'est affreux sans doute, et je voudrais n'y point songer. Demain de bonne heure je vais monter à cheval et m'éloigner, car Haley, qui mène rondement les affaires, veut entrer immédiatement en possession. J'éviterai de revoir Tom ; de votre côté, arrangez une partie n'importe où, et emmenez Elisa, pour que son fils disparaisse en son absence.

—Non, non, dit madame Shelby, je ne veux pas être complice de cette barbarie. J'assisterai le vieux Tom dans sa détresse ; il verra que sa maîtresse ne l'abandonne pas. Quant à Elisa, je n'ose pas y songer. Que le Seigneur nous pardonne ! qu'avons-nous fait pour qu'il nous impose cette cruelle nécessité ?

Cette conversation avait été entendue par une personne dont les deux époux ne soupçonnaient pas la présence. L'appartement communiquait à un grand cabinet, dont la porte s'ouvrait sur le corridor. Quoique ayant obtenu la permission de se coucher, Elisa s'y était cachée, et, appuyant l'oreille aux fentes de la porte, elle n'avait pas perdu un mot de l'entretien. Lorsque le silence s'établit, elle s'éloigna sans bruit. Pâle, frémissante, les lèvres contractées, ce n'était plus cette douce et timide créature que nous avons vue dans les premiers chapitres de cette véridique histoire. Elle s'avança avec précaution dans le couloir, s'arrêta un moment à la porte de sa maîtresse ; puis, levant les mains vers le ciel comme pour l'implorer, elle se glissa dans sa chambre. C'était une petite salle proprement tenue, exposée au soleil, éclairée par une fenêtre près de laquelle elle s'était souvent assise pour coudre en chantant. Il y avait là une petite bibliothèque, divers petits objets qu'elle avait reçus en cadeaux d'étrennes ; une modeste garde-robe disposée dans un cabinet et dans des tiroirs. Sur le lit sommeillait le petit Henri. Les longues boucles de ses cheveux tombaient négligemment autour de sa figure insoucieuse ; ses lèvres de rose étaient entr'ouvertes, ses mains potelées s'allongeaient sur la couverture, et ses traits rayonnaient d'un doux sourire.

—Pauvre enfant ! dit Elisa, ils t'ont vendu !... mais ta mère te sauvera !

—Aucune larme ne tomba sur le lit. Dans des moments aussi critiques, le cœur n'a pas de pleurs à donner ; il ne verse que du sang, qui tombe goutte à goutte en silence. Elisa prit un morceau de papier et écrivit à la hâte.

« Chère dame, ne me croyez pas ingrate, et ne me jugez pas sévèrement. J'ai entendu tout ce que vous avez dit ce soir avec mon maître ; je vais tâcher de sauver mon fils, et vous ne sauriez m'en blâmer. Que Dieu vous bénisse, et vous récompense de toutes vos bontés ! »

Après avoir écrit ce billet, Elisa prit dans un tiroir les hardes de son fils et les enveloppa d'un mouchoir. Telles sont les préoccupations maternelles,

que, malgré sa terreur, elle n'oublia pas de mettre dans le petit paquet quelques-uns des jouets qu'il affectionnait. Elle réserva un perroquet peint de vives couleurs, pour le distraire quand elle serait forcée de le réveiller. Elle eut beaucoup de peine à tirer le petit dormeur de son engourdissement ; mais, grâce à ses efforts, il ouvrit les yeux, et se mit à jouer avec son oiseau pendant que sa mère s'habillait pour sortir.

— Où allons-nous, maman ? dit-il en la voyant s'approcher du lit, et se préparer à lui mettre sa petite veste.

La mère le regarda si fixement, qu'il devina qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire.

— Silence ! lui dit-elle ; il ne faut point parler si haut, de peur qu'on nous entende. Un méchant homme était venu pour enlever le petit Henri à sa mère et l'emporter dans les ténèbres ; mais sa mère ne l'abandonnera pas. Elle va lui mettre sa veste et son chapeau, et se sauver avec lui, pour que le vilain homme ne puisse les attraper.

En disant ces mots, elle boutonna le vêtement de l'enfant, qu'elle prit dans ses bras après lui avoir recommandé de se tenir tranquille, et, ouvrant la porte qui donnait sur le vestibule, elle s'éloigna précipitamment.

La nuit était froide, les étoiles brillaient au ciel. Paralysé par une vague terreur, l'enfant se cramponna silencieusement au cou de sa mère, qui l'enveloppa dans son châle.

Un gros chien de Terre-Neuve appelé Bruno, qui reposait au bas de l'escalier, se leva en grognant. Elisa le caressa, et l'animal se mit en devoir de la suivre, tout en paraissant réfléchir instinctivement sur l'inconvenance de cette promenade nocturne. Il semblait n'avoir point de résolution bien arrêtée ; il regardait alternativement la quarteronne et la maison : puis enfin il prit son parti, et marcha derrière la fugitive. Au bout de quelques minutes ils arrivèrent à la case du père Tom, et Elisa frappa légèrement aux carreaux. L'assemblée religieuse s'était prolongée, et comme le père Tom avait médité seul après le départ de ses coreligionnaires, les hôtes du logis n'étaient pas encore endormis, quoiqu'il fût plus de minuit.

— Bon Dieu ! qu'est-ce que cela ? dit la mère Chloé en tirant précipitamment le rideau. Sur mon âme ! c'est Elisa avec Bruno, qui gratte à la porte ! Vite, rhabille-toi, mon homme ; je vais ouvrir.

La porte roula sur ses gonds, et la clarté de la chandelle, que Tom avait allumée à la hâte, tomba sur la figure bouleversée de la fugitive.

— Ah ! ciel ! qu'y a-t-il ? vous avez une mine effrayante, Elisa. Etes-vous malade ?.. Que vous est-il arrivé ?

— Mes amis, je m'évade en emportant mon enfant. Mon maître l'a vendu !

— Il l'a vendu ! répétèrent le père Tom et la mère Chloé avec l'accent du désespoir.

— Oui, vendu ! répondit Elisa d'un ton affirmatif. Je me suis glissée ce soir dans le cabinet de madame, et j'ai entendu monsieur lui dire qu'il avait vendu Henri ainsi que vous, père Tom ; qu'il allait monter à cheval demain, et que le marchand entrerait en possession le jour même.

Pendant ce discours, Tom était resté les mains levées, les yeux écarquillés, comme en proie à une hallucination. Il s'affaissa lentement sur sa chaise, et laissa tomber sa tête sur ses genoux.

— Que le bon Dieu ait pitié de nous ! dit la mère Chloé ; est-il bien possible que ce soit vrai ? Qu'a-t-il fait pour que son maître le vende ?

— Il n'a rien fait ; ce n'est pas pour cela : mon maître ne voulait pas le vendre, et madame, qui est toujours bonne, a plaidé en votre faveur. Mais

il lui a répondu que c'était inutile ; que le marchand était son créancier, et avait plein pouvoir sur lui ; enfin, que s'il ne le payait pas jusqu'au dernier denier, il serait contraint de vendre l'habitation avec tous les noirs. Oui, je lui ai entendu dire qu'il était dans la nécessité d'en vendre deux ou de les vendre tous ! Oh ! si vous saviez comme madame lui a parlé ! Si ce n'est pas un ange sur la terre, il n'y en a jamais eu. J'ai tort de la quitter, mais je ne puis faire autrement.

—Eh bien, mon vieux ! dit la mère Chloé, pourquoi ne partez-vous pas aussi ?... Attendez-vous qu'on vous transporte au bas de la rivière, où l'on tue les nègres à force de travail et de privations ? Il est temps de déguerpir ; vous avez un passe-port qui vous permet d'aller et de venir en tout temps. Profitez-en, et sauvez-vous.

—Non, non, je ne pars point, répondit Tom en levant lentement la tête. Qu'Elisa s'en aille, c'est son devoir. Je ne voudrais pas lui conseiller de rester, ce ne serait pas dans la nature. Mais vous avez entendu ce qu'elle a dit. S'il est nécessaire de me vendre, ou de vendre tous les nègres du domaine, eh bien, qu'on se défasse de moi. Je suis capable de supporter le malheur aussi bien qu'un autre. Mon maître m'a toujours trouvé à mon poste, il m'y trouvera toujours. Je n'ai jamais abusé de sa confiance ; je n'ai jamais employé ma passe contrairement à sa volonté, et je ne commencerai pas aujourd'hui. Il vaut mieux que je sois sacrifié pour le salut de tout le monde. Mon maître n'est pas à blâmer, Chloé ; il prendra soin de vous et des pauvres enfants.

A ces mots, il se tourna du côté du lit grossier d'où sortaient de petites têtes crépues, et il éclata en sanglots. Appuyé sur le dos de sa chaise, et la figure couverte de ses larges mains, il poussa des gémissements qui soulevèrent sa poitrine et de grosses larmes ruisselaient à travers ses doigts. C'étaient des larmes pareilles à celles que vous pourriez verser sur le cercueil de votre premier né, monsieur ! c'était une douleur semblable à celle que vous causerait l'agonie de votre enfant, madame ! Car, malgré les distinctions du rang, de la couleur ou de la fortune, les affections sont les mêmes pour tous les mortels.

—J'ai vu mon mari ce soir, reprit Elisa après un moment de pénible silence, et je ne me doutais guère de ce qui allait arriver. On l'a poussé à bout, et il m'a dit qu'il avait l'intention de s'enfuir. Tâchez de lui faire parvenir de mes nouvelles ; dites-lui pourquoi je m'en vais. Je me dirige du côté du Canada, et si je ne le revois jamais....

Elisa détourna la tête, et reprit d'une voix étouffée :

—Recommandez-lui de se bien conduire pour me retrouver dans le royaume des cieux.... Appelez Bruno, et fermez la porte ; il ne doit pas me suivre.

Après quelques simples adieux entremêlés de larmes, Elisa s'éloigna emportant dans ses bras son enfant effrayé.

CHAPITRE VI.

DECOUVERTE DE L'ÉVASION.

Monsieur et madame Shelby, après leur discussion prolongée, ne s'endormirent pas immédiatement, et se réveillèrent par conséquent assez tard.

—Je suis étonnée de ne pas voir Elisa, dit madame Shelby, qui avait sonné plusieurs fois inutilement.

M. Shelby était devant une glace et repassait son rasoir, lorsqu'un jeune domestique de couleur lui apporta de l'eau.

—André, dit la maîtresse, allez appeler Elisa; voilà trois fois que je la sonne. Pauvre fille! ajouta-t-elle tout bas avec un soupir.

André s'acquitta promptement de la commission, et rentra tout effaré.

—Ah! mon Dieu, madame, la commode d'Elisa est ouverte; tous ses effets sont dispersés; je crois qu'elle est partie.

Les deux époux devinèrent en même temps la vérité.

—Elle a eu des soupçons, et elle s'est enfuie, dit M. Shelby.

—Le ciel en soit loué! dit madame Shelby.

—Etes-vous folle, ma femme? Si elle avait réellement disparu, je me trouverais dans la situation la plus embarrassante. Haley a vu que j'hésitais à vendre cet enfant, et il me croira de connivence avec la mère. Mon honneur est compromis.

Et M. Shelby sortit aussitôt de la chambre.

Pendant le quart d'heure suivant, on vit des nègres ou mulâtres de toutes nuances, courir ça et là en poussant des cris. Une seule personne restait silencieuse; c'était la cuisinière en chef, la mère Chloé. Un nuage de tristesse couvrait sa physionomie d'ordinaire si joyeuse, et elle prépara le déjeuner d'un air morne, comme si elle eût été étrangère au tumulte qui régnait autour d'elle.

Bientôt une douzaine de négriillons, noirs comme des corbeaux, se rassemblèrent sur le perron pour se disputer le plaisir d'apprendre au maître étranger sa déconvenue.

—Il en deviendra fou, dit André.

—Je suis sûr qu'il va jurer, s'écria le petit Jacques.

—Je le crois bien, qu'il jure, répondit la jeune Amanda, je l'ai entendu hier pendant le dîner. J'étais près de la salle à manger, dans l'endroit où l'on serre la vaisselle, et je n'ai pas perdu un seul mot.

Amanda, qui n'avait jamais compris le sens d'une conversation, prit, en prononçant ces paroles, un air d'intelligence supérieure.

Quand Haley parut, botté et éperonné, la fatale nouvelle lui fut annoncée de toutes parts. Les négriillons l'entendirent jurer, comme ils l'avaient espéré. S'amusant de sa colère, dont ils redoutaient toutefois les effets, ils se mirent hors de la portée de son fouet, et allèrent se rouler sur le gazon de la cour. Leurs gambades étaient accompagnées de cris de joie et d'immenses éclats de rire.

—Oh! petits démons, si je vous tenais! murmura Haley.

—Vous ne nous tenez pas! dit André avec un geste de triomphe; et dès que l'infortuné marchand eut le dos tourné, il lui fit les grimaces les plus grotesques.

—Voilà une affaire bien extraordinaire, dit Haley en entrant brusquement au salon; il paraît que la quarteronne est partie avec son enfant.

—Monsieur Haley, vous ne voyez pas ma femme? dit Arthur Shelby.

—Je vous demande pardon, madame, reprit Haley en s'inclinant légèrement; mais, comme je vous le disais, voilà une singulière nouvelle! Est-elle vraie?

—Monsieur, si vous voulez conférer avec moi, il faut observer les convenances. André, prenez le chapeau et le fouet de monsieur. Asseyez-vous. Oui, monsieur, je vous annonce avec regret que cette femme, à laquelle des

rapports exagérés avaient sans doute monté la tête, a pris la fuite avec son enfant.

—J'espérais qu'on agirait franchement avec moi, dit le marchand d'esclaves.

—Monsieur, répliqua Shelby d'un ton aigre, que signifie cette remarque ? Quand un homme met en question mon honneur, je n'ai qu'une réponse à lui faire.

Le trafiquant devint plus humble, et murmura qu'il était bien pénible d'avoir conclu loyalement un marché, et d'être désappointé de la sorte.

—Monsieur Haley, dit Arthur, si je n'avais pas compris le désagrément que vous devez éprouver, je n'aurais pas souffert que vous vous permettiez d'entrer dans mon salon avec aussi peu de cérémonie ; j'ajouterai que je ne saurais tolérer vos insinuations malveillantes. Afin de dissiper d'injurieux soupçons, je suis prêt à mettre à votre disposition mes domestiques et mes chevaux, pour vous aider à retrouver votre propriété. Le meilleur moyen de vous conserver de bonne humeur, c'est de déjeuner, et nous aviserons ensemble au plan que nous devons adopter.

En prononçant ces derniers mots, Shelby quitta le ton de la froideur et de la dignité, pour prendre l'air de franchise et d'aisance qui lui était habituel.

Madame Shelby se leva, et sortit après avoir déclaré que ses occupations ne lui permettaient pas d'assister au déjeuner.

—La vieille dame n'aime pas votre humble serviteur, dit Haley, qui voulait montrer de la familiarité.

—Je ne suis pas accoutumé à ce qu'on me parle ainsi de ma femme, dit sèchement Arthur Shelby.

—Excusez-moi ; ce n'était qu'une plaisanterie.

—Il y a des plaisanteries plus ou moins heureuses.

—Diable ! se dit Haley, il est devenu bien fier depuis que j'ai signé ses papiers !

Pendant ce temps, toute la maison s'entretenait de la fuite d'Elisa et de la vente de Tom, dont le sort produisait autant de sensation que la chute d'un premier ministre peut en produire dans une cour. Parmi ceux qui réfléchissaient le plus profondément sur cette aventure était Samuel le noir, ainsi appelé parce qu'il était trois fois plus foncé que ses camarades.

—Il y a un mauvais vent qui souffle, se disait-il, Tom est à bas, et quelque nègre doit monter à sa place ; pourquoi ne serait-ce pas moi ? C'est un bon métier que de se promener à cheval, d'avoir des bottes cirées et un passe-port dans sa poche ; pourquoi Samuel ne le ferait-il pas ?

—Ohé ! lui cria André interrompant ce soliloque, monsieur vous charge de seller Bill et Jerry.

—Pourquoi ça ?

—Vous savez qu'Elisa a décampé : nous allons tous deux monter à cheval, et courir après elle avec M. Haley.

—Voilà une mission de confiance ! et je saurai bien faire voir qu'on a eu raison de m'en charger. Vous verrez si je ne la rattrape pas.

—Oh ! dit André, vous ferez bien d'y regarder à deux fois, car notre maîtresse ne veut pas qu'on la rattrape.

—Bah ! comment savez-vous cela ?

—Je l'ai entendu de mes propres oreilles, en portant de l'eau à monsieur. Madame m'a envoyé savoir pourquoi Elisa ne venait pas l'habiller ; et quand je lui ai dit qu'elle était partie, elle s'est écriée tout à coup : Dieu en soit loué ! Monsieur était comme enragé, il a même dit à sa femme qu'elle était folle ;

mais elle le ramènera, soyez-en sûr. Je sais comment ça se passe, et je vous garantis qu'il vaut mieux pour nous nous mettre du côté de madame.

Samuel le noir se gratta la tête, qui, sans être amplement garnie de sagesse, contenait du moins une idée très en vogue parmi les hommes politiques de tous les pays ; c'est qu'avant de prendre un parti, il faut savoir " quel est le côté beurré de la tartine." Puis il releva son pantalon par un mouvement machinal, qui était toujours chez lui l'indice d'une grande perplexité.

—Cela ne me paraît pas clair, dit-il ; j'aurais cru que madame mettrait tout le monde en rumeur pour retrouver Elisa.

—Sans doute, répondit André ; mais ne voyez-vous pas que madame n'entend point laisser le fils d'Elisa à M. Haley ?

—Je comprends, reprit Samuel.

—Maintenant que vous êtes au fait, vous ferez bien d'aller vite seller vos chevaux, car j'ai entendu madame demander après vous, et il y a assez longtemps que vous jasez.

Là-dessus Samuel se mit à son ouvrage, et bientôt après il amenait Bill et Jerry au petit galop, et les attachait au pieu destiné à cet usage. Le cheval d'Haley, jeune poulain ombrageux, se mit à ruer et à tirer son licou.

—Oh ! dit Samuel, vous êtes farouche ? et son noir visage s'éclaira d'un malin sourire.

Un grand hêtre ombrageait ce lieu, et des fânes triangulaires étaient éparpillées sur le sol. Samuel en prit une et s'approcha du jeune cheval en le caressant, sous le prétexte de le calmer. Il feignit d'arranger la selle, et glissa dessous le petit fruit à pointes aiguës ; de sorte que le moindre poids placé sur la selle devait nécessairement irriter l'animal.

—Nous verrons maintenant si vous vous tiendrez tranquille, dit-il en se frottant les mains.

En ce moment madame Shelby parut au balcon et lui fit signe de venir. Samuel s'approcha, aussi déterminé à faire sa cour qu'un solliciteur qui se présente dans un ministère pour demander une place vacante.

—Pourquoi avoir tant tardé, Samuel ? J'avais envoyé André vous dire de venir de suite.

—Dieu me garde, madame ! les chevaux étaient au bout de la prairie ; il fallait plus d'une minute pour les aller chercher.

—Samuel, combien de fois vous ai-je recommandé de ne pas répéter à tout propos : Dieu me garde ! C'est une expression qu'on doit employer avec ménagement.

—Dieu me garde, madame ? je ne le dirai plus.

—Mais vous venez de le redire encore.

—Vraiment ! c'est sans intention.

—Soyez circonspect et réservé, Samuel. Vous allez accompagner M. Haley pour lui montrer la route et lui prêter main-forte. Ayez soin des chevaux ; vous savez que Jerry boitait un peu la semaine dernière, ne le faites pas marcher trop vite.

Madame Shelby appuya sur ces derniers mots, qu'elle prononça à voix basse.

—Je n'y manquerai pas, dit Samuel en faisant un signe d'intelligence. Dieu me garde !... Qu'allais-je dire encore !

Et Samuel montra une crainte si comique d'être réprimandé, que sa maîtresse ne put s'empêcher de rire. Après avoir réitéré la promesse de veiller sur les chevaux, il alla retrouver André sous le hêtre.

—Je ne serais pas surpris, dit-il, si la bête de ce gentleman caracolait au moment où il la montera. Ça arrive quelquefois, vous savez.

Et il accompagna ces mots d'un coup de coude dans les côtes d'André.

—Bon ! s'écria celui-ci.

—Madame veut gagner du temps, et je lui en donnerai un peu. Détachez les trois chevaux, et laissez-les se promener tranquillement sous les arbres. Si la monture de M. Haley est rétive, nous quitterons les nôtres pour le secourir. Vous entendez ?

Les deux noirs, ravis de leur complot, ricanaient à voix basse en gesticulant et en faisant claquer leurs doigts.

En ce moment Haley parut sur le perron. Quelques tasses d'un excellent café lui avaient rendu sa bonne humeur, et il souriait agréablement. Samuel et André ramassèrent les coiffures de feuilles de palmier, qu'ils avaient l'habitude de considérer comme leurs chapeaux, et coururent à leurs montures.

Le bonnet de feuilles qui couvrait la tête de Samuel avait été primitivement tressé, mais les nattes étaient défaits sur les bords, et les palmes s'en allaient de côté et d'autre, ce qui lui donnait un air de fierté et d'indépendance. La coiffure d'André n'avait plus de bords, mais d'un coup de poing adroitement dirigé il en enfonça les débris sur son crâne, et jeta autour de lui un regard de satisfaction, comme pour dire : Qui ose prétendre que je n'ai point de chapeau ?

—Allons, mes enfants, s'écria Haley, hâtons-nous ; nous n'avons pas de temps à perdre.

—Nous n'en perdrons pas, monsieur, répondit Samuel en lui présentant la bride et en lui tenant l'étrier.

Aussitôt qu'Haley eut touché la selle, son cheval fit un bond si brusque, que le malheureux marchand alla tomber à quelques pieds de là sur le gazon. Samuel s'élança pour saisir la bride, mais il ne réussit qu'à mettre les pointes de son chapeau de palmier dans les yeux de l'animal, qui, plus irrité que jamais, renversa le nègre et partit comme un trait, en se dirigeant vers l'extrémité de la pelouse. Bill et Jerry, qu'André s'était empressé de lâcher, prirent la même route ; stimulés par les exclamations des noirs. Il s'en suivit une scène de désordre : les chiens aboyèrent, les nègres crièrent et tous, hommes, femmes ou enfants, coururent, battirent des mains, et montrèrent un zèle plus nuisible qu'utile. Le cheval d'Haley parut entrer avec plaisir dans l'esprit de la scène : il se laissa approcher, et toutes les fois qu'on crut le tenir, il reprit sa course au galop. Il était dans les intentions de Samuel de ne le ressaisir que le plus tard possible, et il fit dans ce but des efforts héroïques. Quand il voyait le cheval en danger d'être repris, il brandissait son chapeau de palmier, qu'on remarquait toujours au plus fort de la mêlée, comme l'épée de Richard Cœur-de-Lion. Cette manœuvre ne l'empêchait pas de crier à pleins poumons : Attrapez-le ! attrapez-le ! Haley s'était relevé, il jurait et frappait du pied avec emportement. M. Shelby essayait en vain de donner des ordres du haut du perron ; et madame Shelby, placée à la fenêtre de sa chambre, riait de ce désordre, dont elle devinait la cause.

Enfin, vers midi, Samuel reparut triomphalement, monté sur Jerry, et tenant par la bride le cheval échappé. L'animal était baigné de sueur : ses yeux étincelaient et ses narines dilatées prouvaient que ses idées d'indépendance ne l'avaient pas complètement abandonné.

—Le voici, s'écria Samuel ; sans moi, on n'aurait jamais pu en venir à bout.

—Sans vous, grommela Haley, cela ne serait pas arrivé.

—Dieu me garde, monsieur ! s'écria douloureusement Samuel, peut-on me recevoir ainsi, quand j'ai couru comme un dératé après le bidet !

—C'est bien, c'est bien ! dit Haley. Vous m'avez fait perdre plus de trois heures, avec vos sottises. En route, maintenant, et plus de folies.

—Ah ! monsieur, dit Samuel d'un ton suppliant, vous voulez donc nous tner, hommes et bêtes ? Vous nous voyez exténués, et les chevaux sont en nage ; vous ne pouvez songer à partir avant le dîner. Jenny boîte, votre poney a besoin d'être bouchoiné, et je ne suppose pas que madame veuille nous laisser partir ainsi. Nous avons le temps d'attraper Lisa, elle ne fut jamais grande marcheuse.

Madame Shelby, qui entendait cette conversation, résolut de jouer son rôle. Elle descendit, exprima la part qu'elle prenait à l'accident d'Haley, et le pressa de rester à dîner, en disant qu'il serait servi immédiatement. Tout bien considéré, le marchand d'esclaves céda, quoique d'assez mauvaise grâce, et Samuel le noir, après l'avoir suivi des yeux avec une expression ironique, reconduisit gravement les chevaux à l'écurie.

—L'avez-vous vu ? demanda-t-il à André ; n'était-ce pas aussi amusant qu'au meeting, de le voir se rouler sur l'herbe et jurer après nous ? Jure, mon vieux, me disais-je à moi-même ; pour retrouver ton cheval, tu voudras bien attendre que je le ramène. Quelle bonne farce ! Il me semble encore le voir.

Samuel et André, appuyés contre la muraille, rirent à gorge déployée.

—Vous avez remarqué comme il était furieux, quand je suis revenu ?.. Il m'aurait tué, s'il l'avait osé ; et moi, j'étais humble et innocent comme un mouton. Avez-vous vu aussi madame, qui riait à la fenêtre ?

—Je n'ai rien vu, dit André ; j'étais en train de courir.

—Pour ma part, reprit Samuel en étrillant le poney, j'ai acquis ce qu'on peut appeler l'habitude de l'observation. C'est une habitude importante, André, et je vous conseille de la cultiver pendant que vous êtes jeune.... Lèvez donc ce pied de derrière. L'observation, voyez-vous, établit des distinctions entre les nègres. N'ai-je pas deviné ce matin d'où soufflait le vent, et ce que madame désirait ? J'espère que c'est là une faculté. Les facultés varient suivant les gens, mais la culture y ajoute beaucoup.

—Il me semble, répliqua André, que si je n'avais pas aidé votre esprit d'observation, vous n'auriez pas été si clairvoyant.

—André, vous êtes un jeune homme plein d'avenir, c'est indubitable. J'ai bonne opinion de vous, et je ne rougis pas de vous emprunter des idées. Allons, retournons ensemble à la maison, où je parie que notre maîtresse nous réserve de bons morceaux.



CHAPITRE VII.

LA FUITE.

On ne saurait concevoir une créature humaine plus désolée que l'était Eliza au moment où elle sortit de la chaumière du père Tom. Elle quittait la seule maison qu'elle eût jamais connue : elle était séparée de celui qu'elle aimait, et l'idée des dangers qui la menaçaient, elle et son fils, se mêlait au

souvenir des souffrances de son époux. En outre, elle était poursuivie par l'image de mille objets qui lui étaient chers, des arbres sous lesquels elle avait joué, des allées où elle s'était promenée le soir en des temps plus heureux. Les étoiles brillantes, dans la froide atmosphère de la nuit, lui montraient des sites bien connus, et elle croyait entendre sortir du fond des massifs des voix qui lui reprochaient son abandon. Mais l'amour maternel l'emportait sur tous ses autres sentiments. Son enfant était assez fort pour marcher auprès d'elle, et dans une autre circonstance elle l'aurait tenu par la main ; mais la seule pensée de le mettre à terre la faisait frissonner, et elle le pressait contre son sein dans une étreinte convulsive. Le sol glacé craquait sous ses pieds, et elle tremblait à ce bruit. Le frémissement des feuilles, le mouvement des ombres sur la terre, lui causaient des palpitations violentes, et accéléraient sa marche. Elle s'étonnait de l'énergie qui lui était venue subitement. Son fils ne pesait pas plus dans ses bras qu'une plume, et ses alarmes mêmes semblaient augmenter sa force surnaturelle. De ses lèvres pâles s'échappaient de fréquentes invocations à son protecteur suprême : Seigneur, assistez-moi ! Seigneur, sauvez-moi !

Pour l'enfant, il dormait. D'abord, la nouveauté de sa situation l'avait tenu éveillé ; mais sa mère lui avait tellement répété qu'elle le sauverait s'il voulait se tenir bien tranquille, qu'il s'était doucement suspendu à son cou. Seulement, il lui avait demandé avant de fermer les yeux :

— Je n'ai pas besoin de rester éveillé, n'est-ce pas ?

— Non, mon ami ; dormez si vous en avez envie.

— Mais, ma mère, si je dors, vous ne me laisserez pas emporter par le méchant homme ?

— Non, tant que Dieu m'assistera ! dit la mère en pâlisant.

— Vous en êtes bien sûre ?

— J'en suis sûre, répondit Elisa avec un accent de conviction dont elle fut étonnée, car il lui semblait provenir d'une mystérieuse inspiration.

Et, posant sur l'épaule maternelle sa petite tête fatiguée, l'enfant fut bientôt plongé dans un doux sommeil. En sentant la chaleur de ses bras et le souffle de sa respiration paisible, Elisa redoublait d'ardeur, et le moindre mouvement de ce petit être plein de confiance lui communiquait une sorte de commotion électrique. Tel est l'empire de l'esprit sur le corps, qu'il rend la chair insensible, fait des nerfs autant de ressorts d'acier, et donne aux faibles une puissance supérieure.

Elisa eut promptement dépassé les bornes de l'habitation, et elle ne s'arrêta que sur la grande route, au moment où l'orient commença à se colorer. Elle était souvent allée avec madame Shelby rendre des visites dans un petit village situé sur les bords de l'Ohio ; elle en connaissait le chemin ; son plan était de s'y rendre, et d'y traverser la rivière ; après cela elle se confiait à la grâce de Dieu.

Quand les chevaux et les voitures se mirent à rouler sur la grande route, Elisa, avec la finesse de perception presque inséparable d'une surexcitation puissante, reconnut que sa marche précipitée et son air égaré pourraient attirer les soupçons. Elle mit son fils à terre, rajusta sa toilette, et s'avança d'un pas moins rapide. Son paquet contenait une petite provision de fruits et de gâteaux. Afin de tromper Henri sur la distance, elle imagina de jeter devant lui des pommes qu'il courait ramasser avec empressement. Elle arriva ainsi près d'un épais taillis que traversait un clair ruisseau. Comme l'enfant se plaignait de la faim et de la soif, elle enjamba la haie, et le fit déjeuner derrière un quartier de rocher, qui la cachait aux yeux des passants.

L'enfant s'étonna de ne pas la voir manger, et, lui passant un bras autour du cou, il essaya de lui glisser un peu de gâteau dans la bouche.

—Non, lui dit-elle, votre mère n'aura pas faim tant que vous serez en danger. Il faut marcher et arriver à la rivière.

Et elle l'entraîna de nouveau sur la route, où elle s'efforça de prendre une allure calme et régulière. Elle était à plusieurs milles du district où elle avait des amis. Si elle était reconnue par quelqu'un, elle réfléchit qu'elle avait été notoirement traitée avec trop de bienveillance pour qu'on pût avoir un seul instant l'idée qu'elle s'évadait.

Ce qui la rassurait encore, c'était la blancheur de son teint, où les caractères d'une origine métisse ne pouvaient être constatés que par un examen attentif. Elle jugea donc sans danger de s'arrêter à midi dans une ferme, et d'y acheter à dîner pour elle et son fils. Comme le péril diminuait en raison de l'éloignement, les émotions qui l'avaient soutenue se calmaient, et elle se trouvait fatiguée. La bonne fermière chez laquelle elle se reposa parut enchantée d'avoir à qui parler, et accepta sans examen toutes les déclarations de la fugitive, qui lui dit qu'elle allait passer une semaine avec des amis.

Une heure avant le coucher du soleil, Elisa entra dans le petit village qu'elle avait pris pour but de sa course. Ses regards se portèrent d'abord sur l'Ohio : la liberté était sur l'autre bord ; c'était le Jourdain qui la séparait de la terre promise.

On était au commencement du printemps : les glaçons flottants se balançaient lourdement sur les eaux tumultueuses. Les sinuosités de la rive, du côté du Kentucky, avaient retenu d'énormes amas de glace qui formaient un grand radeau, et ralentissaient la rivière dans son cours. Elisa contempla tristement ce spectacle, qui lui donnait lieu de croire que toute navigation était interrompue. Puis elle entra dans une auberge pour prendre des informations. L'hôtesse, qui préparait le repas du soir, suspendit ses opérations en entendant la voix douce et plaintive d'Elisa.

—N'y a-t-il pas un bac pour passer de l'autre côté ?

—Non, répondit l'hôtesse, le bateau ne va plus.

L'expression de désespoir de la fugitive frappa l'aubergiste, qui lui demanda :

—Vous auriez besoin de passer ? vous allez peut-être voir quelqu'un de malade ? vous paraissez bien inquiète.

—J'ai un petit enfant qui est en danger, reprit Elisa. Je l'ai appris hier au soir, et je suis venue ici tout d'une traite dans l'espoir d'y trouver le bac.

—C'est fâcheux, reprit l'hôtesse, dont les sympathies maternelles furent éveillées ; en vérité, je prends part à vos peines. Salomon !

A cet appel, un homme qui portait un tablier de cuir se montra sur le seuil de la porte.

—Dites-moi, cet homme va-t-il transporter ses tonneaux ce soir ?

—Il va essayer, pour peu qu'il y ait moyen, répondit Salomon.

—Nous avons ici un individu qui veut passer l'eau ce soir avec des marchandises. Il va venir souper ici, et vous ferez bien de l'attendre. Vous avez là un petit garçon bien gentil.

L'hôtesse offrit un gâteau à Henri ; mais l'enfant, accablé de fatigue, ne lui répondit qu'en pleurant.

—Pauvre enfant ! dit Elisa, il n'est pas habitué à marcher, et je l'ai tant pressé !

—Eh bien ! emmenez-le dans cette chambre, dit l'hôtesse en ouvrant la porte d'un cabinet où était un bon lit.

Elisa y déposa l'enfant et lui tint les mains dans les siennes jusqu'à ce qu'il fût endormi. Pour elle il n'y avait point de repos. Elle songeait sans cesse à ceux qui la suivaient, et elle regardait d'un œil d'envie la rivière enflée par les neiges qui s'allongeait comme une barrière entre elle et la liberté.

Nous allons la quitter pour nous occuper de son persécuteur.

M. Shelby avait promis qu'on se mettrait à table tout de suite ; divers incidents retardèrent l'exécution de son engagement. L'ordre de hâter le dîner avait été donné devant Haley, et transmis à la mère Chloé par une demi-douzaine de jeunes messagers ; cependant cette dignitaire, se contentant pour toute réponse de pousser quelques sons inarticulés, poursuivait ses travaux avec une héroïque tranquillité. Tous les domestiques avaient l'idée que leur lenteur ne déplairait pas à leur maîtresse ; aussi le festin fut-il différé par toutes sortes d'accidents. Un marmiton renversa la sauce ; la mère Chloé fut obligée de la recommencer, et elle dit à ceux qui la pressaient qu'elle ne voulait pas faire de mauvaise cuisine pour aider les gens à rattraper quelqu'un. Un autre domestique laissa tomber la carafe, et il se trouva dans la nécessité d'aller la remplir à la fontaine. De temps en temps, on venait en ricanant apporter à la cuisine la nouvelle que M. Haley était dans une inquiétude mortelle, qu'il ne pouvait se tenir tranquille sur sa chaise, et qu'il mettait sans cesse le nez à la fenêtre.

—C'est bien fait, s'écriait la mère Chloé avec indignation : un de ces jours, il sera bien plus inquiet, s'il ne se corrige pas. Son maître l'enverra chercher, et nous verrons quelle mine il fera.

—Il ira en enfer, c'est sûr, dit le petit Jacques.

—Il le mérite ! reprit la mère Chloé ! il a trop fait de mal ! Rappelez-vous ce que M. Georges vous a lu ; la vengeance du Seigneur menace de pareils étés, et elle viendra.

La mère Chloé, qui était très-respectée dans la cuisine, fut écoutée bouche béante, et comme le dîner était enfin servi, les domestiques se rassemblèrent autour d'elle pour écouter ses observations.

—Il sera brûlé dans l'éternité, dit André.

—Et j'en serai bien aise, ajouta le petit Jacques.

—Mes enfants, dit une voix qui les fit tous tressaillir, vous ne savez guère ce que vous dites. L'éternité est un mot terrible, et vous ne devriez rien souhaiter de semblable à une créature humaine.

Celui qui parlait ainsi était le père Tom, qui venait d'entrer, et avait écouté la conversation à la porte.

—Nous ne souhaitons du mal qu'aux marchands d'hommes, dit André, ils sont si méchants !

—Est-ce que la nature même ne s'élève pas contre eux ? reprit la mère Chloé : est-ce qu'ils n'arrachent pas les enfants à leurs mères ; et les maris à leurs femmes ? et pourtant ces meurtriers insensibles boivent et fument et prennent leurs aises. Si le diable ne les emporte pas, à quoi est-il bon ?

Et la mère Chloé, se couvrant la figure avec son tablier, se mit à sangloter.

—Le bon livre nous recommande de prier pour ceux qui nous persécutent.

—Prier pour eux ! s'écria la mère Chloé, ça me serait impossible.

—Songez pourtant, reprit Tom, à l'affreux état de l'âme d'un marchand d'esclaves, et remerciez Dieu de ne pas lui ressembler. J'aimerais mieux

être vendu dix mille fois que d'avoir sur la conscience toutes les mauvaises actions dont il aura à répondre.

—Et moi aussi, dit Jacques. Il ne faudra pas la reprendre, André.

André haussa les épaules, et siffla en signe d'assentiment.

—Je suis content, reprit Tom, que mon maître ne soit pas sorti ce matin comme il en avait l'intention. C'eût été plus cruel encore que d'être vendu. Je l'ai vu, et je commence à me résigner à la volonté du ciel. Mon maître a cédé à la nécessité, et il a eu raison ; mais je crains que les choses n'aillent pas très-bien pendant mon absence. Monsieur ne peut exercer la même surveillance que moi sur toute la maison. Les jeunes gens ont des dispositions, mais ils sont tous bien dissipés. Voilà ce qui m'inquiète.

La sonnette retentit, et Tom fut mandé au salon.

—Tom, lui dit son maître affectueusement, je vous prie de remarquer que je devrai à M. Haley un dédit de mille dollars si vous ne vous trouvez pas au rendez-vous qu'il vous assignera. Il doit s'occuper aujourd'hui de son autre affaire, et vous avez la journée à vous. Allez où vous voudrez.

—Merci, monsieur.

—Faites-y bien attention, ajouta le trafiquant, et ne nous jouez pas un de vos tours de nègre. Car si je ne vous retrouve pas ici, j'exigerai le dédit intégralement. S'il m'écontait, votre maître ne se fierait à aucun de vous ; vous glissez entre les mains comme des anguilles.

—Maître, dit Tom en se redressant, j'avais huit ans et vous aviez un an à peine, quand votre mère vous mit dans mes bras. Voilà votre jeune maître, me dit-elle, et il faudra prendre bien soin de lui. Je vous demande maintenant si je vous ai jamais manqué de parole, surtout depuis que je suis cré-tien ?

Monsieur Shelby fut ému, et les larmes lui vinrent aux yeux.

—Mon bon ami, dit-il, j'atteste que vous ne dites que la vérité, et si c'était en mon pouvoir, je ne vous vendrais pas pour tout l'or du monde.

—Je vous promets, ajouta madame Shelby, de vous racheter aussitôt que j'en aurai le moyen. Monsieur Haley, prenez note de la personne à laquelle vous le vendrez, et faites-le-moi savoir.

—Mon Dieu, madame, répondit le marchand, je puis vous le ramener dans un an, si vous le désirez.

—Je vous le rachèterai en vous accordant un bénéfice, dit madame Shelby.

—Je ne demande pas mieux, madame. Peu m'importe à qui je vende, pourvu que je fasse une bonne affaire ; je cherche à vivre, comme tout le monde.

Les deux époux étaient fatigués de l'impudente familiarité du marchand, mais ils comprenaient qu'il était important de se contenir. Plus il se montrait insensible, plus madame Shelby appréhendait qu'il ne s'emparât d'Elisa, et plus elle employait d'artifices pour le retenir. Elle flattait le marchand sordide, lui souriait gracieusement, lui parlait avec affabilité, et faisait tous ses efforts pour qu'il ne s'aperçût pas de la marche du temps.

A deux heures, Samuel et André amenèrent les chevaux, qui semblaient avoir été fortifiés par leur escapade du matin.

—Votre maître n'a pas de chiens ? dit Haley en se préparant à se mettre en selle.

—Il en a en masse, répondit Samuel, qui venait de dîner copieusement. Vous voyez là-bas Bruno ; et il n'y a guère de nègre sur l'habitation qui ne possède quelque petit chien.

— Fi donc ! reprit Haley ; votre maître n'a-t-il pas de chien dressé à la poursuite des nègres ?

Samuel l'avait parfaitement compris, mais il répliqua avec une simplicité désespérante.

— Nos chiens ont le flair excellent. Je les crois propres à la chasse dont vous parlez, quoiqu'ils n'aient jamais essayé. Ils ont aussi de bonnes jambes ; ici, Bruno !

Et il siffla le chien, de Terre-Neuve, qui sortit de sa somnolence pour accourir auprès du groupe.

— Que le diable vous emporte ! dit Haley ? Allons en route !

En montant à cheval, Samuel trouva moyen de chatouiller son camarade, qui partit d'un éclat de rire, dont le marchand d'esclaves fut indigné.

— Votre conduite m'étonne, André, dit Samuel avec une imperturbable dignité, c'est une affaire sérieuse et vous ne devez pas en faire un jeu.

Ils s'éloignèrent ; et quand ils furent arrivés aux limites de la propriété, le marchand manifesta l'intention de se rendre directement à la rivière.

— Quelle route prendrons-nous ? demanda Samuel : vous savez qu'il y en a deux, la vieille et la nouvelle.

André regarda son compagnon avec surprise, mais il se hâta de corroborer son assertion.

— Je serais tenté de croire, reprit Samuel, que Lisa a suivi la vieille route, parce que c'est la moins fréquentée.

Quoique rempli d'expérience et naturellement soupçonneux, Haley fut la dupe de cette observation.

— Si vous n'étiez pas d'effrontés menteurs ! dit-il.

L'air de méditation et de rêverie avec lequel ces mots étaient prononcés divertit considérablement André. Il resta un peu en arrière, et dans l'excès de son hilarité il fut sur le point de se laisser tomber de cheval ; la physionomie de Samuel était au contraire impassible et lugubre.

— Monsieur fera ce qu'il voudra, dit-il ; il prendra la nouvelle route s'il le juge convenable, ça nous est égal. En y réfléchissant, je crois que c'est le meilleur parti.

— Elle aura naturellement suivi un chemin écarté, se dit Haley.

— Ce n'est pas sûr, reprit Samuel ; les femmes sont capricieuses, elles ne font jamais ce qu'on croit qu'elles feront. Elles se plaisent à contrarier, et quand on croit qu'elles sont par ici, on est certain de les trouver par là.

Cette appréciation philosophique du caractère féminin eut peu d'influence sur la résolution du marchand d'esclaves, qui annonça l'intention de prendre la vieille route, et demanda à Samuel si on y arriverait bientôt.

— Dans quelques instants, répondit le noir en clignant de l'œil ; mais j'ai étudié l'affaire, et je suis d'avis que nous ne devrions pas aller par là, la route est isolée, et nous pourrions nous égarer.

— Néanmoins mon parti est bien arrêté.

— J'ai entendu dire que cette route abandonnée était encombrée de haies et d'échaliers. N'est-ce pas, André ?

André répondit qu'il n'en était pas sûr, mais qu'il l'avait également entendu dire.

Haley était accoutumé à peser dans son esprit des affirmations plus ou moins mensongères : il se figura que c'était par mégarde que Samuel avait d'abord fait mention de la route abandonnée, et il considéra ce qu'on lui disait pour le dissuader comme suggéré par le désir de sauver Elisa.

On prit la vieille route, qui était frayée pendant l'espace de quelques milles

et coupée ensuite par des haies et par des barrières. Elle était délaissée depuis si longtemps qu'André en ignorait l'existence, il suivit ses deux compagnons d'un air de soumission respectueuse ; en criant de temps en temps que le terrain était raboteux et mauvais pour les pieds de Jerry.

—Je vous connais, drôles ! dit Haley, mais je vous en avertis, vous essayez en vain de me détourner de cette route avec toutes vos inventions.

—Monsieur est libre, repartit humblement Samuel ; et il lança à la dérobée un coup d'œil sur André, dont la gaieté était sur le point de faire explosion.

Samuel montrait un zèle et une vigilance incroyables ; tantôt il s'écriait qu'il apercevait un chapeau de femme au sommet d'une éminence lointaine ; tantôt il demandait à André si ce n'était pas Elisa qu'on voyait là-bas dans un fond. Il choisissait, pour faire ses exclamations, des parties de la route, rocailleuses et difficiles, et tenait Haley dans un constant émoi.

Au bout d'une heure de marche, les trois voyageurs descendirent précipitamment dans la cour d'une grande ferme. Tous les cultivateurs étaient occupés dans les champs, et il n'y avait pas une âme dans la grange dont cette cour dépendait ; mais comme les bâtiments barraient la route, il était évident qu'elle se terminait là.

—Ah ! coquins, s'écria Haley, vous le saviez ?

—Ne vous l'ai-je pas dit, monsieur ? Je vous ai répété que le chemin n'était pas praticable, qu'il était coupé par des barrières ; mais vous n'avez point voulu m'écouter.

C'était une vérité incontestable, et le malheureux marchand fut obligé de ronger son frein ; il retourna sur ses pas, et les trois voyageurs prirent enfin la grande route.

Par suite de tous ces délais, il y avait trois quarts d'heure environ qu'Elisa était arrivée dans l'auberge, lorsque le trio fit son entrée dans le village. La fugitive était à la fenêtre, et regardait d'un autre côté ; Samuel fut le premier qui l'aperçut : il fit semblant d'avoir son chapeau emporté par le vent, et poussa un grand cri. Elisa tressaillit, recula, et, pendant ce temps, les voyageurs s'arrêtèrent à la grande porte.

En ce moment la vie de la pauvre mère était pour ainsi dire centuplée. La chambre où elle se trouvait avait une porte qui donnait sur la rivière, elle prit son fils entre ses bras et descendit précipitamment les marches ; le marchand d'esclaves la vit au moment où elle arrivait sur la berge, et, se jetant à bas de son cheval, il se mit à la poursuivre comme le limier poursuit un daim. Samuel et André l'accompagnèrent. Elisa se crut perdue ; elle poussa un cri sauvage, et elle franchit l'espace qui la séparait du radeau de glace. C'était un bond qui n'était possible qu'au délire et au désespoir ; et quand il la vit sauter, Haley lui-même leva instinctivement les mains en criant.

L'énorme morceau de glace sur lequel elle tomba s'enfonça avec un craquement sinistre, mais elle ne s'y arrêta point ; elle s'élança successivement de glaçon en glaçon, trébuchant et se relevant tour à tour. Elle perdit ses souliers, les pointes anguleuses de la glace lui déchirèrent les pieds, elle laissa des traces de sang sur son passage ; mais elle ne sentait rien, n'entendait rien. Enfin elle aperçut vaguement, comme dans un rêve, la rive de l'Ohio, et un homme qui lui tendait la main.

—Vous êtes une brave fille qui que vous soyez ! dit cet homme.

Elisa reconnut le propriétaire d'une ferme voisine de l'habitation Shelby.

—Oh ! monsieur Symmsee ! sauvez-moi, cachez-moi !

—Qu'est-ce ? dit M. Symmsee.



Élisa poussa un cri sauvage, et franchit l'espace qui la séparait du rideau de glace.

—Je suis la femme de chambre de madame Shelby ! Ils ont voulu vendre mon fils. Voilà son maître, là-bas ! Oh ! monsieur Symmsee, vous avez un enfant ?

—Oni, parbleu ! reprit le fermier en l'aidant à gravir la berge escarpée. D'ailleurs, vous avez du courage, et cela me plaît toujours. Lorsqu'ils furent arrivés sur la rive, il ajouta :

—Je voudrais faire quelque chose pour vous, mais je ne sais où vous recueillir. Je vous conseille d'aller là-bas, à cette grande maison blanche

que vous voyez isolée au bout de la grande rue du village. Elle est habitée par d'honnêtes gens et je vous y promets une bonne réception.

—Que Dieu vous bénisse ! dit Elisa avec ferveur.

—Cela n'en vaut pas la peine, répondit le fermier. Vous avez bien gagné votre liberté, et vous l'aurez si cela dépend de moi.

Elisa s'éloigna, et M. Symmsee la suivit des yeux en se disant :

—Shelby trouvera sans doute que je ne fais pas acte de bon voisinage, mais que m'importe ? Si l'une de mes esclaves s'échappe dans les mêmes circonstances, je lui permets de me rendre la pareille. Je ne pouvais m'empêcher de porter secours à une femme qui souffre et qu'on poursuit ; et puis, je n'ai pas mission de courir après les esclaves d'autrui.

Pendant le monologue de l'honnête fermier, Haley était resté comme pétrifié. Quand Elisa eut disparu, il porta les yeux sur ses deux acolytes.

—Voilà une belle affaire, dit Samuel.

—Je crois que cette fille est enragée, murmura Haley.

—J'espère, reprit Samuel, que vous nous excuserez de ne l'avoir pas suivie, mais nous n'avons pas eu le cœur de prendre cette route.

—Je crois que vous riez, dit le marchand d'esclaves en fronçant le sourcil.

—Dieu me garde ! je ne puis m'en empêcher. C'était si curieux de la voir sauter, faire craquer la glace, enfoncer, reparaitre... Mon Dieu ! comme elle s'en est bien tirée !

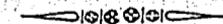
Et donnant un libre cours à leur vive satisfaction, Samuel et André rirent aux larmes.

—Ah, coquins ! vous ne rirez pas toujours, s'écria le marchand en brandissant son fouet.

Les deux nègres l'évitèrent, remontèrent sur la berge et furent à cheval en un clin d'œil.

—Bonsoir, monsieur, lui dit Samuel, vous n'avez plus besoin de nous, et nous allons reconduire les chevaux à l'écurie. Notre maîtresse ne voudrait pas qu'on fit passer ce soir les pauvres bêtes sur le pont d'Elisa.

A ces mots il donna un coup de crosse dans les côtés d'André et partit au galop, suivi de ce dernier. Pendant quelques minutes, le vent apporta au marchand le bruit de leurs éclats de rire lointains.



CHAPITRE VIII.

LES CHASSEURS D'HOMMES.

C'était au milieu des vagues ténèbres du crépuscule qu'Elisa avait traversé l'Ohio. Quand elle disparut sur la rive, le brouillard grisâtre du soir l'enveloppa, et les masses flottantes de glace opposèrent un obstacle infranchissable aux desseins de son persécuteur. Il retourna donc tristement à l'auberge pour réfléchir à ce qu'il avait à faire. L'hôtesse lui ouvrit la porte d'un petit salon dont le sol était couvert d'un tapis déchiré. Cette chambre était meublée de quelques chaises à grands dossiers de bois, d'un banc placé devant le feu et d'une table sur laquelle s'étendait une vieille toile cirée. Des figures de plâtre, peintes de vives couleurs, décoraient le manteau de la cheminée.

Haley s'allongea sur le banc et se mit à ruminer sur l'instabilité des choses humaines.

— Pourquoi ai-je eu envie de ce petit bonhomme ? se dit-il à lui-même. Me voilà aussi honteux qu'un renard pris au piège !

Il accompagna ces mots d'une série peu choisie d'imprécations contre lui-même. Le bon goût nous empêche de les reproduire ; mais nous devons reconnaître qu'elles étaient parfaitement appliquées. Il fut tiré de sa rêverie par la voix discordante d'un voyageur qui s'arrêtait à la porte.

— Par le ciel ! s'écria-t-il après avoir regardé par la fenêtre, c'est un effet de ce que certaines gens appellent la Providence. Je crois que voilà Tom Loker.

Haley se rendit précipitamment dans la salle commune de l'auberge. Devant le comptoir se tenait un homme au teint bronzé, aux formes musculeuses ; il avait près de six pieds, et il était large en proportion. Son costume se composait d'une redingote de peau de bison, dont les poils hérissés augmentaient la physionomie sauvage de l'individu. Tous ses traits exprimaient au plus haut degré la violence brutale, nos lecteurs se feront une idée exacte de son physique en se représentant un bouledogue métamorphosé en homme. Il avait un compagnon de voyage qui formait avec lui un contraste frappant. C'était un être chétif, aux yeux noirs et perçants, et dont les mouvements ressemblaient à ceux d'un chat. Son long nez indiquait la pénétration, ses rares cheveux noirs laissaient voir un front étroit mais plein de finesse, et tous les traits de son visage étaient anguleux. L'homme athlétique se versa un grand verre d'eau-de-vie, et l'avalait sans dire un mot. Le petit homme s'avança sur la pointe du pied, en promenant autour de lui des yeux inquiets ; et remarquant dans un coin plusieurs bouteilles, il demanda d'une voix grêle de la liqueur de menthe. Il prit son verre avec précaution, l'examina complaisamment et se disposa à le savourer à loisir.

— C'est ma bonne étoile qui vous amène ici ! Et tendant la main au gros homme : Comment vous portez-vous, Loker ?

— Tiens, c'est vous ! que diable faites-vous en ce village ?

Le petit homme qui s'appelait Marks, cessa de boire pour regarder Haley de l'air dont un chat regarde une souris.

— Je suis heureux de vous voir, reprit Haley ; je me trouve dans un embarras terrible, et vous pouvez m'en tirer.

— Hom ! dit en grognant Tom Loker, quand vous êtes content de voir les gens, on peut être sûr que vous avez besoin d'eux. De quoi s'agit-il ?

— Vous avez un compagnon ! reprit Haley en regardant le petit homme avec incertitude.

— Oui, c'est Marks, qui m'aide à faire des affaires. Marks, c'est avec monsieur que j'ai parcouru le Natchez.

— Je serai ravi de faire votre connaissance, dit Marks allongeant une main noire, et maigre comme la patte d'un corbeau. Vous êtes monsieur Haley, je crois ?

— Lui-même, monsieur ; et puisque nous nous sommes si heureusement rencontrés, je vais vous exposer ce qui m'occupe. Entrons dans cette salle ; qu'on nous donne de l'eau chaude, du sucre, des cigares, beaucoup d'eau-de-vie, et nous allons jaser.

On alluma les chandelles ; on raviva le feu de charbon qui brûlait dans la grille, et les trois personnages s'assirent autour d'une table garnie des divers objets de consommation qu'ils avaient demandés. Haley leur fit un récit pathétique de ses infortunes. Loker l'écouta d'un air morne, avec une

attention soutenue. Marks, qui se préparait artistement un verre de punch, s'interrompit par intervalles pour avancer son nez et son menton pointus. La conclusion de l'histoire parut l'amuser à l'excès, et les contractions de ses lèvres plissées trahirent une satisfaction intérieure.

—Ainsi, dit-il, elle a eu gain de cause. Hi ! hi ! hi ! c'est une gaillarde !

—Ce commerce d'enfants cause bien des embarras, reprit Haley d'un ton lamentable.

—Il faudrait habituer les femmes à ne pas se soucier de leurs enfants, dit Marks ; ce serait le plus grand progrès de la civilisation moderne.

—On croirait qu'elles doivent être heureuses de s'en dépêtrer, répartit Haley ; eh bien non ! plus un bambin est ennuyeux, gênant, inutile, plus elles y tiennent !

—Nous sommes tous à même d'apprécier la justesse de votre observation, monsieur Haley. . . Passez-moi l'eau chaude. . . J'avais jadis acheté une fille solide, de bonne tournure ; elle avait un petit garçon maladif, tortu, bancal, dont je ne voulais pas m'embarrasser, croiriez-vous qu'elle ne put jamais se consoler d'en être séparée ? Elle paraissait y attacher d'autant plus de prix qu'il n'était bon à rien ! Elle le demandait sans cesse, et elle finit par s'évader pour aller le rejoindre. C'est vraiment drôle ! comme les femmes ont de singulières idées !

—Je le sais par expérience, dit Haley ; l'été dernier, en descendant la Rivière-Rouge, j'achetai une négresse qui avait un enfant bien constitué, dont les yeux semblaient aussi brillants que les vôtres. En l'examinant, je vis qu'il était atteint de la cataracte. Je voulus l'échanger contre un baril de whisky ; mais quand on essaya de l'enlever à sa mère, elle entra dans une rage de tigresse. Nous étions encore à l'ancre, et on n'avait pas enchaîné les noirs. Elle grimpa comme une chatte sur une balle de coton, prit un couteau des mains d'un matelot, et tint tout le monde en échec. Voyant enfin que la résistance était inutile, elle se jeta à l'eau avec son enfant, la tête la première, et on ne l'a jamais revue.

—Bah ! s'écria Tom Loker, vous n'y entendez rien ! mes négresses ne me font jamais de pareilles farces.

—Comment l'empêchez-vous ? demanda Marks avec vivacité.

—Comment je l'empêche ? Lorsque j'achète une femme, et qu'elle a un enfant destiné à être vendu, je lui mets le poing sous le nez, et lui dis : Faites-y attention ; si vous bronchez, je vous aplatis la figure. Je ne veux pas entendre un mot, pas le commencement d'un mot. Votre enfant est à moi, et non pas à vous ; vous n'avez pas à vous en occuper. Je vais le vendre ; gardez-vous bien de pleurnicher, ou sinon ! . . . Avec ça je rends mes négresses muettes comme des poissons ; mais si l'une d'elles s'avise de crier, alors. . .

Et Tom Loker compléta sa pensée en laissant tomber lourdement son poing sur la table.

—Voilà ce qui s'appelle mener les gens tambour battant ! dit Marks en poussant du coude Haley. Quel original que ce Tom Loker ! hi ! hi ! hi ! les nègres ont beau être têtus, je suis sûr qu'ils vous comprennent, Tom ! Si vous n'êtes pas le diable, vous êtes son frère jumeau, j'en réponds !

Tom Loker reçut ce compliment avec une modeste convenance, et sa physiologie exprima toute l'affabilité compatible, avec son caractère maussade. Haley avait bu coup sur coup, il commençait à devenir sensible ; ses facultés morales se développaient sous l'influence de l'alcool : phénomène que l'ivresse produit souvent chez les hommes sérieux et réfléchis.

—Tom, dit-il, vous êtes vraiment trop dur. Je vous l'ai déjà reproché plusieurs fois dans notre campagne du Natchez; et je vous a démontré qu'il était profitable en ce monde de bien traiter les nègres, sans compter que l'on se ménageait une chance pour aller au ciel.

—Chansons ! dit Tom Loker en engloutissant un verre d'eau-de-vie.

Haley se renversa sur sa chaise, et reprit avec de grands gestes : —Je m'occupe autant qu'un autre de gagner de l'argent, c'est mon premier souci, mais je ne néglige pas mon âme. J'ai de la religion, et tôt ou tard, quand j'aurai fait ma fortune, je penserai à faire mon salut. N'est-il pas prudent d'éviter les cruautés qui ne sont pas absolument nécessaires ?

—Vous voulez prendre soin de votre âme ! répliqua Tom Loker d'un ton de mépris ; mais d'abord êtes-vous sûr d'en avoir une ?

—Vous prenez mal la chose ; vous devriez comprendre que je ne vous parle que pour votre bien.

—Eh ! fichez-moi la paix ! je ne puis supporter ces pieux bavardages ; ils m'assomment ! Après tout, quelle différence y a-t-il entre vous et moi ? vous avez un peu plus de sentiment ; c'est de l'hypocrisie ! Vous voulez sauver votre peau ; vous avez fait un pacte avec le diable, vous le tenez scrupuleusement, et vous espérez vous esquiver au moment de l'échéance ! fi donc !

—Allons, allons, messieurs, dit Marks ; il ne s'agit pas de cela : chacun, vous le savez, a sa manière de voir. M. Haley suit les inspirations de sa conscience, et vous, Tom, vous avez votre système, et il est excellent ; mais nous ne gagnerons rien à nous quereller ; occupons-nous d'affaires ! Voyons, monsieur Haley, de quoi est-il question ? vous voulez que nous aidions à reprendre cette femme ?

—La femme m'importe peu, elle appartient à Shelby ; je ne tiens qu'à l'enfant ; j'ai fait la folie de l'acheter.

—Ce n'est pas la première que vous faites, dit Tom d'un ton maussade.

—Allons, dit Marks, n'injuriez pas M. Haley, vous voyez qu'il vous met sur la voie d'une bonne affaire. Soyez calme, et prêtez l'oreille ; ces arrangements sont mon fort. Comment est la femme en question, Monsieur Haley ?

—Blanche, jolie, bien élevée. J'en aurais donné à Shelby huit cents ou mille dollars, et j'aurais gagné sur elle.

—Blanche, jolie, bien élevée ! s'écria Marks, dont la figure s'anima ; quelle magnifique spéculation s'offre à nous, Loker ! nous nous chargeons de l'entreprise ; nous reprenons les fugitifs ; nous restituons l'enfant, comme de juste, à M. Haley, et nous gardons la femme, que nous allons vendre à la Nouvelle-Orléans. N'est-ce pas un plan superbe ?

Tom, qui avait la bouche béante pendant ce discours, la referma brusquement, de même qu'un gros chien ferme ses mâchoires sur un bon morceau.

—Voyez-vous, dit Marks à Haley en remuant son punch avec sa cuiller, les tribunaux de ce pays sont vétilleux, mais nous savons les amadouer. Je parais devant eux en grande toilette, les bottes bien cirées, la cravate mise avec soin : tantôt je suis M. Twickem de la Nouvelle-Orléans, tantôt j'arrive de ma plantation sur la rivière de la Perle, où j'ai sept cents nègres à mon service ; d'autres fois je suis un parent éloigné de Henri Clay ou de tout autre gros bonnet du Kentucky. Tom a des talents différents ; il est bon quand il faut se battre, mais il ne sait point mentir. Pour moi, je n'ai point d'égal ; dès qu'il faut prêter des serments, parler à des juges et les mettre dedans.

Tom Loker, qui pensait toujours lentement, interrompit l'orateur en donnant un coup de poing sur la table.

—Je fais l'affaire ! s'écria-t-il.

—Mon Dieu ! Tom, dit Marks, il est inutile de casser les verres, gardez vos coups pour une meilleure occasion.

—Mais, messieurs, reprit Haley, est-ce que vous ne me laisserez point une part dans les bénéfices ?

—Nous reprenons l'enfant pour vous, répliqua Loker ; que voulez-vous de plus ?

—C'est moi qui vous apporte l'affaire, elle vaut quelque chose, donnez-moi dix pour cent du produit net.

—Est-ce que vous espérez nous faire aller ? s'écria Loker en frappant de nouveau la table ; Marks et moi nous faisons métier de reprendre les esclaves marrons : croyez-vous que ce soit pour votre avantage et non pour le nôtre ? Non, morbleu ! nous aurons la femme, et vous ne réclamerez pas, ou sinon nous prenons tout ! Vous nous avez montré le gibier, ne sommes-nous pas libres aussi bien que vous de lui donner la chasse ?

—Eh bien, soit, dit Haley effrayé, vous me rendrez l'enfant : pourvu que vous promettiez de me l'amener dans huit jours, c'est tout ce que je demande.

—Mais ce n'est pas là tout ce que je vous demande, s'écria Loker avec emportement. J'ai appris à vous connaître à Natchez, Haley, et à ne pas lâcher l'anguille quand je la tiens. Vous allez m'avancer cinquante dollars, ou vous ne reverrez jamais l'enfant.

—Quoi ! lorsque je vous procure une spéculation qui peut vous rapporter au moins six cents dollars ! Ah ! Loker, vous n'êtes pas raisonnable.

—Nous avons de la besogne au moins pour six semaines ; si nous y renonçons pour courir après votre bambin, et qu'en définitive nous ne trouvions ni lui ni sa mère, qui nous dédommagera ? est-ce vous ? Allons, aboulez vos dollars ! si nous réussissons, je vous les rendrai ; dans le cas contraire, ce sera pour nos frais. Est-il rien de plus juste, ami Marks ?

—Sans doute, sans doute, dit Marks d'un ton de conciliation, c'est tout simplement une avance d'honoraires. Hi ! hi ! hi ! nous connaissons cela, nous autres hommes de loi. Tom conduira l'enfant partout où vous voudrez.

—Si je le trouve, dit Loker, je le mènerai à Cincinnati, et je le laisserai chez Granny Belcher, au débarcadère.

Marks tira de sa poche un portefeuille gras, et y prit une longue feuille de papier sur laquelle il fixa ses yeux noirs.

—Voyons, dit-il, quelles sont nos affaires, et si nous pouvons expédier celle-ci : A reprendre, mort ou vif, le jeune Jim ; mise à prix : trois cents dollars. Dick et Lucy, homme et femme : six cents dollars. La négresse Polly, avec ses deux enfants : pour elle ou pour sa tête, six cents dollars. Il faudra mettre Adams et Springer aux trousses de tous ces nègres-là, Tom Loker.

—Non, répondit Tom, ils sont trop exigeants.

—Je m'entendrai avec eux, ils débutent dans la carrière, et il faut qu'ils consentent à travailler à bon marché. Je trouve là trois individus dont la poursuite est facile, puisqu'il s'agit de les tuer ou de jurer qu'on les a tués. Il est évident qu'on ne peut demander grand' chose pour cela. Laissons là nos anciennes affaires, et occupons-nous de la nouvelle. Monsieur Haley, vous avez vu débarquer cette femme ?

—Aussi bien que je vous vois.

—Et un homme l'a aidée à monter sur la berge ? demanda Loker.

—Je puis l'affirmer.

—Probablement, reprit Marks, on l'a emmenée quelque part : mais où ? voilà la question. Qu'en dites-vous, Tom ?

—Il faut traverser la rivière ce soir même, répondit Tom.

—Mais il n'y a pas de bateau, et les glaces rendent le passage dangereux.

—Ça n'y fait rien, il le faut, dit Tom d'un ton résolu.

—Je le conçois ; pourtant, le ciel est bien noir.

—Dites donc tout de suite que vous avez peur, Marks ; néanmoins il faut vous décider à marcher : si vous vous arrêtez ici, la femme ne tardera pas à disparaître, et vous ne la retrouverez jamais.

—Ce n'est pas que j'aie peur, répliqua Marks.

—Mais quoi ?

—Mais il n'y a point de bateau.

—J'ai entendu dire à l'aubergiste qu'il y en avait un ce soir, et qu'un homme avait l'intention de passer. Il ne s'agit pas d'hésiter, nous devons tenter l'aventure avec lui.

—Je suppose que vous avez de bons chiens, dit Haley.

—Des chiens de première qualité, répondit Marks : mais à quoi serviront-ils ? vous n'avez rien à leur faire sentir.

—Si fait, reprit Haley d'un air de triomphe : dans sa précipitation, elle a laissé sur le lit un châle et un chapeau.

—Quelle chance ! dit Loker. Toutefois si vos chiens se jettent sans ménagement sur la femme, n'est-il pas à craindre qu'ils l'endommagent ?

—C'est une considération, répartit Marks. Nos chiens ont mis un homme en pièces à Mobile avant que nous ayons eu le temps de les rappeler.

—En ce cas, ils ne conviennent nullement ; car la fugitive n'a de prix que par sa jolie figure.

—Je comprends, dit Marks ; d'ailleurs, si elle est dans une maison, ils seront entièrement inutiles. Les chiens ne sont bons que dans les plantations, où les nègres rôdent sans asile au milieu des champs.

Cependant Loker adressait des questions à l'aubergiste, et il revint annoncer que le bateau était prêt.

Marks se leva avec répugnance, en jetant un regard douloureux sur la chambre bien chauffée qu'il abandonnait. Haley compta les cinquante dollars à Loker, et les trois chasseurs sortirent de la maison.

Quelques-uns de nos lecteurs pourront nier l'exactitude du tableau que nous venons de leur offrir ; mais nous leur rappellerons que dans certaines parties des États-Unis la chasse aux esclaves marrons est élevée à la dignité d'une profession légitime et patriotique. Si l'esclavage fait des progrès dans la vaste contrée qui s'étend entre le Mississipi et l'Océan Pacifique, le marchand et le chasseur d'esclaves pourront figurer dans les rangs de l'aristocratie américaine.

Tandis que cette conférence avait lieu dans l'auberge, Samuel et André poursuivaient leur route. Le premier était dans un état d'exaltation qui se manifestait par les plus bizarres contorsions : de temps en temps il se retournait sur son cheval, et se remettait en selle en faisant une sorte de saut périlleux ; d'autres fois il se livrait à des accès d'hilarité dont les échos des bois retentissaient. Malgré toutes ses évolutions, il marchait avec assez de vitesse pour qu'entre dix et onze heures le sabot des chevaux résonnât sur le sable au bas du perron. Madame Shelby courut à leur rencontre.

—Eh bien ! Samuel, quelle nouvelle ?

—M. Haley se repose dans une auberge, il est horriblement fatigué.

—Et Elisa ?

—Elle a traversé le Jourdain et touché la terre de Canaan.

Samuel affectait toujours une grande piété en présence de sa maîtresse, et employait autant que possible des images tirées de l'Écriture.

—Expliquez-vous mieux, dit madame Shelby.

—Eh bien, madame, le Seigneur préserve les siens. Lisa a passé la rivière d'une manière aussi étonnante que si elle eût été emportée dans un chariot de feu attelé de deux chevaux.

—Montez, dit M. Shelby, qui avait suivi sa femme, et dites à votre maîtresse ce qu'elle désire savoir ; rentrez, Emilie, vous avez froid et vous grelottez, vous vous laissez trop émouvoir.

—Ne suis-je pas femme ? ne suis-je pas mère ? ne sommes-nous pas responsables envers Dieu de cette pauvre fille ?

—Nous avons agi comme nous le devons, Emilie.

—Cependant je me sens coupable ; j'ai tort peut-être, mais je ne raisonne pas.

—Holà, André ! cria Samuel, du haut du perron ; menez les chevaux à l'écurie, pendant que je vais parler à nos maîtres.

—Maintenant, Samuel, dit M. Shelby, contez-nous la chose telle qu'elle s'est passée. Où est Elisa ?

—Je l'ai vue de mes propres yeux passer sur la glace flottante, ce n'est ni plus ni moins qu'un miracle.

—Ce miracle me semble bien apocryphe.

—C'est pourtant l'exacte vérité. Nous étions arrivés sur le bord de la rivière, Elisa était à la fenêtre d'une auberge. Ayant tout à coup perdu mon chapeau, je poussai un cri à réveiller les morts ; Elisa l'entendit, et elle courut sur la rive. Nous nous mîmes tous trois à courir après elle ; mais, baste ! elle fit un saut de dix pieds, et alla tomber sur une grande île de glaçons : nous les entendions faire crac, crac ; elle bondissait dessus comme une biche ! Dieu me garde ! il y a dans cette femme une force qui n'est pas ordinaire, voilà mon opinion.

Madame Shelby, pâle d'émotion, garda le silence pendant le récit de Samuel.

—Dieu soit loué ! elle n'est pas morte. Mais où est le pauvre enfant ?

—Le Seigneur l'a sauvé, répondit pieusement Samuel. On voit là dedans le doigt de la Providence, dont madame nous a si souvent parlé dans ses instructions. Nous ne sommes tous que des instruments pour faire la volonté du ciel. Sans moi, Elisa était prise deux fois plutôt qu'une. N'est-ce pas moi qui ai lâché les chevaux ce matin ? N'est-ce pas moi qui ai fait faire cinq milles à M. Haley sur la vieille route ? C'est la Providence qui l'a voulu.

—Vous auriez pu vous dispenser d'en être l'agent, dit M. Shelby avec toute la sévérité nécessaire. Je n'admets pas que l'on se moque des personnes que je reçois dans ma maison.

Il est aussi difficile de simuler la colère avec un nègre qu'avec un enfant. Malgré l'affectation qu'on y met, tous deux devinent aisément les véritables dispositions de leurs interlocuteurs. Samuel ne fut nullement découragé par les reproches de son maître ; cependant il feignit une componction profonde, et les coins de sa bouche s'abaissèrent piteusement en signe de repentir.

—Maître à raison, dit-il, c'était mal de ma part, je le comprends ; mais un pauvre nègre est souvent exposé à mal faire, surtout quand il est mis en colère par une conduite comme celle de ce M. Haley.

—Eh bien, dit madame Shelby, puisque vous semblez avoir le sentiment de vos erreurs, vous pouvez aller dire à la mère Chloé de vous servir le reste du jambon que vous avez eu à diner.

—Madame est trop bonne pour nous, dit Samuel en s'inclinant.

On a pu remarquer que Samuel avait un talent naturel, qui, dans la vie politique, l'aurait indubitablement élevé au pinacle. Il faisait de toutes choses un capital qu'il plaçait au bénéfice de son amour-propre et de sa réputation. Après avoir prouvé sa piété et son humilité à la satisfaction du salon, il posa crânement sur sa tête son chapeau de feuilles de palmier, et se dirigea vers les domaines de la mère Chloé, dans l'intention d'obtenir les suffrages de la cuisine.

—Maintenant, se dit Samuel à lui-même, je vais étonner les nègres et les frapper d'admiration.

L'un des plus grands plaisirs de Samuel le noir était d'accompagner son maître à toutes sortes de réunions politiques. Perché sur un arbre ou sur une barrière, il écoutait avidement les orateurs ; ensuite, descendant au milieu des gens de sa couleur, il s'attachait à reproduire avec une imperturbable solennité les discours qu'il avait entendus.

Ces imitations, souvent burlesques, mais quelquefois assez exactes, avaient valu à Samuel une réputation d'éloquence, et il ne manquait jamais l'occasion de l'agrandir.

Il avait toujours existé entre lui et la mère Chloé une sorte de froideur dont la cause n'était pas clairement déterminée ; mais comme Samuel, en commençant ses opérations, se proposait de faire d'abord une brèche aux provisions de bouche, il prit le parti de se montrer conciliant. Il savait que les ordres de madame seraient suivis à la lettre ; mais la bonne volonté de la cuisinière pouvait en étendre considérablement les avantages. Il parut donc devant la mère Chloé avec un air de résignation touchante, comme un homme qui avait souffert cruellement pour l'innocence persécutée. En s'adressant directement à l'illustre fonctionnaire, il rendit hommage à sa supériorité hiérarchique. Ses cajoleries lui réussirent, et jamais candidat à la députation n'exerça sur un électeur naïf l'empire que le noir obtint sur la mère Chloé. Quand même il eût été l'enfant prodige, on ne l'aurait pas traité avec une libéralité plus maternelle. Il eut bientôt le bonheur d'être assis devant une grande assiette d'étain, où se trouvaient réunis en macédoine les restes de tout ce qui avait paru sur la table depuis trois jours. On y voyait figurer dans une confusion pittoresque des ailes de poulets, des tranches de jambon, des galettes dorées, et des reliefs de pâté qui affectaient toutes les formes géométriques imaginables. Samuel, couronné de son chapeau, disposait en souverain de tous ces comestibles, et André était son premier ministre.

On accourut de toutes les cases pour entendre le récit des exploits de la journée : ce fut une heure de gloire pour Samuel, qui raconta ses aventures, à plusieurs reprises, en les enrichissant de toutes sortes d'ornements. Des éclats de rire prolongés accueillirent sa narration ; mais Samuel n'en conserva pas moins la gravité sentencieuse qui convenait à son rôle :

—Vous voyez, mes chers compatriotes, dit-il en brandissant une cuisse de dindon, que dans cette circonstance j'ai pris la défense de tous. Essayer de tirer un de nous d'embarass, c'est absolument, comme si on se dévouait pour tous ; le principe est le même. Lorsque des marchands d'esclaves viendront rôder encore autour de nous, adressez-vous à moi, mes frères, je les mettrai à la raison ; je soutiendrai vos droits jusqu'à mon dernier soupir.

—Pourtant, dit André, vous paraissiez disposé ce matin à reprendre Elisa, si je ne vous avais pas prévenu.

—Ne parlez pas de ce que vous ignorez, répondit Samuel d'un ton de supériorité. Les enfants comme vous, André, ont de bonnes intentions, mais ils ne pénètrent pas les motifs profonds qui peuvent diriger la conduite d'un homme.

André parut confus de s'être avancé.

—J'ai pensé consciencieusement à reprendre Elisa, ajouta Samuel, quand j'ai cru que c'était le désir de mon maître. En m'apercevant que madame voulait le contraire, j'ai changé d'avis plus consciencieusement encore. Ainsi, vous le voyez, je suis avec persistance les inspirations de ma conscience, et je m'attache toujours aux principes ; car à quoi serviraient-ils, si ce n'est à nous donner de la persévérance ? Prenez cet os, André ; il y reste encore quelque chose.

L'auditoire écoutait en silence les paroles philosophiques de l'orateur, qui, ne trouvant personne pour lui répondre, se vit forcé de continuer sa harangue.

—La persistance, mes chers amis, est une vertu essentielle. Les individus qui soutiennent une chose un jour et l'autre le lendemain n'ont aucun droit au titre d'hommes persévérants. André, passez-moi ce gâteau ; je vais me servir d'une comparaison vulgaire, et j'espère que mesdames et messieurs m'excuseront. J'ai envie de monter sur une meule de foin, j'applique mon échelle d'un côté, et elle se trouve insuffisante. Alors, sans faire de nouveaux efforts sur ce point, je porte mon échelle d'un autre côté. Peut-on m'accuser de manquer de persistance ? Non, sans doute, car j'en mets à vouloir monter. Est-ce clair !

—Vous n'avez jamais employé votre persistance à grand' chose de bon, dit la mère Chloé, que la gaieté des autres assistants avait fatiguée, et qui devenait assez maussade.

—Oui, dit Samuel en se levant pour sa péroraison, oui, mes concitoyens, et vous, dames de l'autre sexe, j'ai des principes, et je suis trop fier pour les mettre dans ma poche ; je les défendrais même quand on voudrait me brûler vivant, et l'on graverait sur mon tombeau que j'ai versé la dernière goutte de mon sang pour mes principes, pour mon pays, pour les intérêts généraux de la société.

—Eh bien, dit la mère Chloé, en vertu de vos principes, il faut vous aller coucher, et ne pas tenir tout le monde éveillé jusqu'à demain matin. Nos jeunes gens n'ont pas besoin d'être dérangés.

—Nègres, dit Samuel en agitant son chapeau, je vous bénis. Allez au lit et soyez bons enfants.

Après cette bénédiction pathétique, l'assemblée se dispersa.

(La suite au prochain numéro.)



DEUX MÈRES.

FRAGMENT DU JOURNAL D'UN INCONNU.

15 Novembre, 184*

...Après un assez long silence, elle essuya ses larmes, se leva, et me dit d'une voix émue :

—Georges, venez voir mon fils..... vous ne le connaissez pas encore.....

Je compris toute la signification de ces mots, la maternité lui imposait un douloureux sacrifice, notre passé n'existait plus pour elle..... mon cœur se brisa; mes dernières espérances détruites, il ne me restait que mes souvenirs.

Je la suivis dans la chambre de son enfant. Elle avait fait de cette pièce une sorte de temple dont il était le Dieu.

Une draperie de mousseline blanche très transparente recouvrait les tentures de soie bleue; de doubles rideaux de damas et des portières de même étoffe empêchaient les moindres courans d'air. Un tapis turc d'une extrême épaisseur couvrait le plancher, et de plus afin que l'enfant pût, dans ses jeux, s'ébattre mollement, un second tapis de magnifique fourrure, moins grand que le premier, s'étendait non loin de la cheminée. Cà et là sur ces soyeuses pelletteries, on voyait épars ou à demi brisés plusieurs jouets, véritables petits chefs-d'œuvre d'art ou de mécanique.

A ce moment l'enfant dormait dans son berceau.

Une robuste et belle nourrice, vêtue d'une robe de soie et coiffée d'un bonnet à la paysanne orné de superbes dentelles, buvait un consommé dans une coupe de vermeil qu'elle remit bientôt sur un plateau d'argent que lui tendit un valet de chambre.

Sous la surveillance attentive d'une grave gouvernante anglaise, une jolie petite fille mise avec recherche, imprimait de légers balancements à un somptueux berceau dont le pied en bois doré formait une sorte de bascule.

Ce berceau, parfumé d'une faible et suave odeur d'iris, partout garni d'une épaisse couche de ouate, était recouvert de satin bleu et disparaissait à demi sous des flots de mousseline merveilleusement brodée.

Lorsque nous nous approchâmes, l'on cessa graduellement de bercer, et l'on assujétit le pied du berceau.

Alors écartant de sa main les rideaux diaphanes, elle rougit légèrement, puis me montra son fils d'un regard rayonnant d'orgueil et d'amour maternel.

Au milieu des draps de la plus fine batiste garnie de valenciennaise, qu'il avait à demi rejetés pendant son sommeil, je vis un adorable petit enfant; il avait les bras et le cou nus; la pulpe d'un camélia rose fraîchement éclos n'était pas d'un coloris plus tendre, d'un tissu plus fin que sa peau satinée; ses cheveux blonds s'échappant en mille petites mèches de soie de son bonnet de point d'Angleterre, frisaient autour de son front et de ses joues vermeilles; sa petite bouche ronde et pure, légèrement entr'ouverte, exhalait un souffle régulier et paisible.

Au bout de quelques secondes, il détourna un peu la tête, et rêvant sans doute à quelque doux rêve d'enfant, il se mit à sourire d'un sourire plein de grâce.

—Jusqu'à ses songes... tout est bonheur pour lui,—dis-je à sa mère.

Je sortis de chez elle profondément accablé.

Je souffrais beaucoup; la vue de cet enfant m'avait fait mal. Et pourtant elle m'avait dit qu'il serait peut-être son sauveur, comme le Christ enfant avait été le sauveur du monde.

Peu à peu l'amertume de mes pensées s'effaça devant une admiration profonde, pour la toute-puissance de ce sentiment maternel ainsi devenu une sauve-garde, un refuge contre l'entraînement ou le retour des passions.

Par un singulier rapprochement, à mesure que je sentais augmenter ma vénération pour le caractère sacré de la maternité, qui entoure la femme d'une auréole divine, de mélancoliques pensées venaient contrister mon âme.

.....
 Absorbé par la douleur, je poursuivais mon chemin.

Il tombait un brouillard d'hiver humide et glacé; la lune alors dans son plein rendait la nuit assez claire; j'approchais de la Madeleine. A la lueur d'une lanterne, je vis accroupie sur le trottoir boueux, et adossée à la grille de la somptueuse église, une femme tenant un enfant sur ses genoux et ayant devant elle placé à terre un petit carton renfermant quelques paquets d'allumettes chimiques; les passants étaient rares, le boulevard silencieux à cette heure. La malheureuse créature s'était endormie.

Je m'arrêtai, d'autant plus frappé, d'autant plus cruellement ému de cette affreuse misère que je sortais d'une opulente maison, et qu'involontairement je me rappelai le petit enfant blanc et rose, si chaudement couché dans la batiste, l'édredon et la soie.

Cette malheureuse femme ainsi accroupie sur le pavé fangeux, était jeune encore, mais décharnée, mais hâve, mais couverte de haillons adipeux; elle baissait sa tête appesantie, tout en dormant elle tenait sur ses genoux et entourait machinalement de ses bras un enfant d'un an au plus, à peine emmaillotté de quelques guenilles.

Le pauvre petit ne dormait pas, lui: il avait ses yeux fixes, grands ouverts; sa figure blafarde, terreuse, bléme par le froid, contractée par une sorte de sourire douloureux et continu donnait une expression navrante à sa physiologie infantine. Il respirait avec peine, et presque à chaque instant il frissonnait si fort que sa tête semblait agitée d'un tremblement convulsif, puis de temps à autre, il faisait entendre une petite toux faible, sèche, presque inarticulée.

Alors, quoique vaincue par le sommeil, sa mère paraissait l'entendre, et faisait un léger mouvement pour le presser plus étroitement contre sa poitrine, en tressaillant aussi de froid, car sa robe de toile rapiécée ne cachait pas ses pieds nus, à peine préservés de la boue par ses chaussons de lisière en lambeaux.

Et je songeai à cette autre mère que je venais de voir sourire si tendrement aux doux rêves de son enfant environné de tant d'amour, de tant de soins, de tant de splendeurs.

Je voulus que la mère infortunée eût au moins un moment de joie à son réveil.....je pris un louis, et, touchant légèrement l'épaule de cette femme, je l'éveillai.

—Tenez,—lui dis-je,—voici vingt francs. Vous pourrez vêtir votre pauvre enfant.

Elle me regardait d'un air ébahi; je lui mis la pièce d'or dans la main, et je m'éloignai.

Pavais à peine fait quelques pas que j'entendis le louis tinter sur la dalle du trottoir.

Pensant que l'infortunée s'était rendormie et laissait tomber mon aumône, je me retournai.

A ce moment la pièce retentit une seconde fois.

Très surpris, je me rapprochai au moment où la jeune femme jetait une troisième fois la pièce sur le pavé.

—Que faites-vous donc,—lui dis-je.

—Hélas, monsieur,—me répondit-elle, en me regardant d'un air craintif et surpris,—je tâchais de voir si cette pièce de vingt francs était bonne ou mauvaise, car je me suis dit: *pour qu'on me donne une pièce d'or, il faut qu'elle soit fausse* (1).

Je racontai à l'heureuse mère le doute poignant que m'avait exprimé cette femme.

—Il y a donc des infortunés qui ont le droit de désespérer de la charité humaine, pour regarder toute générosité comme un piège, ou comme une raillerie atroce,—me dit-elle, les larmes aux yeux; puis elle ajouta:

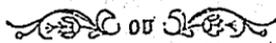
—Cette malheureuse femme est peut-être encore ce soir au même endroit.

—Je le pense,—dis-je.

Alors s'adressant à une de ses parentes:

—Le boulevard n'est pas loin, je veux aller à l'instant chercher cette pauvre mère; je me chargerai d'elle, je ferai élever son enfant..... Sans cela, je me reprocherais toujours le luxe dont j'entoure le mien.....

UN QUART D'HEURE DE RABELAIS,


 CONFESSION D'UNE CI-DEVANT GLACE-PSYCHE
 A UN EX-FAUTEUIL-VOLTAIRE TRIPÈDE.


PROLOGUE DU RAPPORTEUR.

Il y a quelques années, j'étais allé passer la soirée chez une veuve charmante que j'aimais passionnément, et nous nous livrions aux doux épanchements d'un amour réciproque, quand, soudain, un pas grave et cadencé résonna dans l'escalier.

— Mon père ! articula Hortense, frissonnante de terreur.

— Où me cacher ? fis-je, légèrement ému.

— Ciel !

J'avais rapidement saisi ma canne et mon chapeau, et courais me blottir sous le lit ; mais ma maîtresse m'arrêta par ces paroles, plutôt arrachées à la pudeur qu'à l'effroi :

— Oh ! non, non, pas là, pas là, Jules. Je vous en conjure. Mon Dieu ! mon Dieu ! nous sommes perdus !

Le grincement des bottes sur les dernières marches était maintenant tout-à-fait distinct ; la pauvre femme assolée ne savait plus où donner de la tête. Il fallait prendre un parti décisif.

— La clef de votre garde-robe, criai-je vivement.

— Voilà ! Qu'en voulez-vous faire ?

J'avais déjà refermé sur moi la porte du petit réduit.

Comme j'en connaissais parfaitement les aises, je m'étais rappelé qu'il n'était pas plafonné et qu'une ouverture assez large, située à deux mètres du plancher, donnait sous les combles. “ Delà pensai-je, je trouverai le moyen de regagner mon domicile.”

M'accrochant aux patères, je suis bientôt dans le grenier. Un rayon de lune, que tamise une fenêtre à tabatière, guide ma marche jusqu'à la porte. Damnation ! cette porte est composée de gros ais, solidement reliés entre eux par des traverses de fer, et fermée extérieurement au cadenas. Pas d'autre issue. Obligation de coucher ici, au milieu d'un pêle-mêle de vicilleries que jalouerait l'échoppe d'un marchand de bric-à-brac.

J'ai pour principe, que quand on ne peut pas briser les circonstances, il vaut mieux les plier à soi, que de faire rage contre elles. Aussi, eus-je bien vite ramassé quelques poudreuses draperies en loques, et confectionné une sorte de grabat sur lequel je m'étendis le plus tranquillement du monde, résolu à dormir, nonobstant le concert échevelé que dirigeaient rats et souris, chats et grillons, pour saluer, sans doute, la venue d'un nouvel hôte à pareille heure.

En face de mes yeux, Phœbé se mirait complaisamment dans un morceau de glace fêlé, aux nombreuses solutions de tain et que retenait à demi un

méchant cadre de bois noirci à l'encre. Vis-à-vis, un antique fauteuil en velours d'Utrecht, rongé par les vers, soupirait amèrement pour son centre de gravité évanoui avec l'un de ses pieds. Tout à l'entour c'était un véritable congrès de meubles surannés, où toutes les modes passées semblaient s'être donné rendez-vous.

Je ne sais pourquoi l'aspect de ces vestiges d'un luxe décrépît captivèrent mon imagination à tel point que j'oubliai et le lieu où je me trouvais, et ma mésaventure et les dangers qui m'environnaient. Toujours est-il que peu à peu je vis ces objets hétérogènes, s'incarner, s'animer, gesticuler, babiller, comme nous le faisons vous et moi.

D'abord ce fut une cacophonie étourdissante en tous les idiomes du globe, et, quoique je possédasse, à fond, plusieurs langues, il m'était impossible de rien saisir dans cet infernal chassé-croisé polyglotte. Cependant les mille chuchotements s'apaisèrent insensiblement ; un à un les interlocuteurs parurent s'assoupir, et je n'entendis plus que le miroir et le fauteuil, mes voisins, poursuivant un dialogue assez vif. Tous deux devisaient en français. J'avais une furieuse envie de reposer, mais, ma foi, l'indiscrétion l'emporta et je prêtai une oreille attentive à la conversation de ces messieurs.

—Corbleu ! clamait magistralement le fauteuil-voltaire, en se trémoussant sur ses trois pieds, savez-vous bien que j'ai travaillé avec les plus grands génies ?

—Eh ! que m'importent vos pédants pétris de morgue et de vanité ! ripostait aigrement le miroir. Savez-vous que moi, qui vous parle, savez-vous que j'ai jadis hanté les salons, savouré la vue des plus secrets appas des reines de la Fashion (comme l'on dit aujourd'hui), reçu leurs confidences, partagé leur ivresse.....

Et un soupir de regret coupa la parole au malheureux miroir.

—Et moi, cria le fauteuil, redressant son échine rachitique, croyez-vous que, dans ma jeunesse, je n'aie pas communiqué bien des émotions, assisté, témoin passif et souvent utile, à bien des scènes que....où....

Et un navrant hélas ! acheva cette phrase que sa doctorale sévérité l'empêchait probablement de terminer, d'une façon grammaticale.

—Oui, c'était le bon temps ! Ah, oui !

—C'est vrai ça, c'est vrai, c'était le bon temps ! Ah, oui !

--Vous souvenez-vous, hein ?

—Si je me souviens, vertubleu !

C'est ainsi que de fil en aiguille, s'éteignit la discussion, et qu'en évoquant des lambeaux de réminiscences, mon cher ami le Miroir fêlé, aux nombreuses solutions de tain, finit par raconter à mon non moins cher ami le Fauteuil voltaire-tripède, de velours d'Utrecht, l'histoire suivante dont je vous garantis la fidélité sinon l'authenticité.

CHAPITRE I.

RECIT.

Vanitas Vanitatum, omnia Vanitas !

Ce fut sur les bords de l'Adriatique, dans la ville aux palais de marbre, à Venise, que je reçus le jour. Mon enfance est entourée d'un profond mys-

tère. Je me rappelle seulement que dès que j'eus ouvert les yeux au soleil, on m'enveloppa dans une douillette couverture de molleton, puis on nous enfouit délicatement toutes deux dans une boîte de sapin ; puis je me sentis bercée au milieu d'une humide atmosphère, fortement imprégnée d'une odeur nauséabonde (plus tard j'ai appris, par l'expérience, que j'avais dû être mise à fond de cale, dans un navire) ; puis, au bout de deux semaines, une force vigoureuse m'enleva, me transporta en un lieu où j'éprouvai des secousses et des cahotements qui me firent trembler pour ma frêle existence. Mes angoisses se prolongèrent durant plusieurs mortels jours. Enfin, le hennissement des chevaux cessa, les " Hue ! Dia ! " saupoudrés de jurons énergiques, conclurent une trêve avec le ciel. J'étais arrivée à destination.

Bientôt les planches de mon cercueil volent en éclats, on m'exhume de ses entrailles ; une main soigneuse me dépouille du suaire dans lequel j'étais enfais ; je renais à la vie, et, au sourire d'intime satisfaction qui brille sur le visage de mon libérateur, je réponds par un sourire d'intime satisfaction. A cette époque j'appartenais au sexe féminin. J'étais svelte, élancée ; de la taille d'une jolie femme ; mes regards étaient perçants et mon impressionnabilité infinie.

Le lendemain un décorateur habile emprisonnait mes formes dans une riche parure d'argent ciselé, constellée de pierreries et surmontée d'une couronne de fleurs d'oranger en nacre, au calice serti de perles ; on m'élevait sur un piedestal en bronze, du haut duquel il m'était facultatif de m'incliner ou de dresser fièrement la tête, et, pour comble de joie, on me mettait à la première place au Royaume des Glaces, chez un Marchand de Meubles de la rue de Rivoli ; — j'habitais, il faut vous le dire, Paris, la capitale des beaux arts.

Pendant plusieurs mois je savourai voluptueusement les douceurs de la Royauté. Puis l'ennui vint. Fantaisie me prit de courir le monde. Chaque jour, je voyais quelques-unes de mes sujettes quitter ma cour pour n'y plus rentrer. D'autres, il est vrai, les remplaçaient de suite ; mais leur émigration dans mes états m'était même devenue odieuse. Fléchissant sous le faix des grandeurs, j'en étais descendue à envier l'infériorité de celles que j'éclipsais par la splendeur de ma toilette et la pureté de mes réflexions ; car, je vous l'avoue, si bien des minois charmants étudiaient ma physionomie, le prix qu'attachait à ma possession le Marchand de meubles, éloignait promptement ceux que j'avais séduits. Parfois un long regard de convoitise, un soupir de regret témoignait de l'amour des visiteurs pour mes charmes. Hélas ! ce fut longtemps ma seule consolation. . . .

Une après-midi, je songeais tristement aux tribulations qui escortent la souveraineté, quand vint coqueter devant moi une jeune fille de seize à dix-sept ans. C'était bien le plus charmant petit lutin que j'eusse jamais vu : Figure rosée comme une pommé d'amour, yeux fendus en amande, nez aquilin, finement retroussé, bouche mutine, mine éveillée, gorge naissante, main potelée, légèrement veinée d'azur, pied cambré, cheville faite au tour, elle était à croquer. Cette délicieuse enfant m'intéressa sur le champ. Je répondis de mon mieux à ses minauderies. Mes œillades lui dirent que je la trouvais jolie, mes gestes que ses manières me plaisaient, mes sourires que nous nous entendions parfaitement.

Soudain elle s'enfuit, sans même me lancer un signe d'adieu.

Mon cœur se serra douloureusement. Déjà je retombais dans ma mélancolie habituelle, lorsque parut mon seigneur et maître. Ses traits exprimaient le contentement à son zénith.

—Bonne affaire ! bonne affaire ! marmottait-il, en se frottant les mains. Vingt mille francs ! Vingt mille francs ! excellente affaire !

Et frictions des paumes de reprendre leur travail.

Le bonheur est sympathique ; aussi l'allégresse du bonhomme ne tarda-t-elle pas à me gagner.

—Jean ! Jean ! Eh ! feignant, cria-t-il, allons vite ! dépêchons, et emballe-moi ça proprement, crebleu ! Cinq sous pour toi, mon garçon, si l'ouvrage est proprement faite.

En entendant parler du pourboire, Jean, gros gars, joflflu, et fort comme Hercule, accourut. En dix minutes, il m'eut démontée, empaquetée et enlevée sur ses larges épaules.

Je sentis que mon heure avait sonné. Un autre m'avait acquise.

Dans une pimpante chambre à coucher, somptueusement meublée et tendue de satin rose-tendre je revis la lumière. Sur l'épais tapis de Perse qui recouvrait le parquet gisaient plusieurs coffres d'ébène et de bois des fies grands ouverts. Chacun de ces coffres contenait, qui de somptueuses étoffes de soie et de moire, qui des dentelles de valenciennes, ou des blondes en vieux point d'Angleterre, qui des parfums et des sachets. Une table de laque étalait les merveilles éblouissantes d'une inimitable corbeille de noces. C'étaient des écrins ruisselants de bijoux, des rivières de rubis de la plus belle eau, des bracelets qu'on eut dit ciselés par Benvenuto Cellini, des émeraudes, des topazes aux nuances chatoyantes, une de ces montres mignonnes dont Bréguet seul possède le secret, et enfin un nécessaire de toilette en vermeil.

Tandis que je contemplais avec le recueillement de l'admiration cette profusion des chefs-d'œuvre de l'art, amoncelées autour de moi, la folâtre enfant que j'avais vue deux heures auparavant, pénétra dans la chambre. Le déploiement de tant de richesses lui arracha une exclamation :

—Oh ! que de belles choses ! s'écria-t-elle en reculant avec quelque surprise.

—Et tout cela pour vous, ma chère Lucie, dit, en entrant, un vieux monsieur au nez couvert de bésicles d'or alors baissées sur l'extrémité des narines.

—Comment ! Pour moi, tout cela !

Et la folle créature, sautillant sur ses petits pieds, voltigeait d'un coffret à l'autre, enchantée, ravie comme un papillon au sein d'un parterre diapré de fleurs exotiques.

—Oui, tout est pour vous, ma fille ; répondit gravement le monsieur. Ce sont les cadeaux des fiançailles que vous envoie le comte d'Odessan.

Ces paroles arrêtrèrent court Lucie au milieu de ses ébats.

—Les cadeaux de fiançailles ! que voulez-vous dire, mon père ?

—Rien, chère enfant, fit le personnage, en ramenant ses lunettes près de ses yeux et en essayant un sourire, rien, rien . . . sinon que Mme. votre mère et moi, avons voulu assurer votre bonheur aussitôt après votre sortie du couvent, et que le comte d'Odessan nous ayant fait l'honneur de demander votre main, nous la lui avons accordée, certains que nous étions de votre soumission à vous conformer à un dessein . . sage, et qui nous unira à une des plus nobles familles du faubourg St. Germain.

—Mais, dit la jeune fille stupéfaite, je ne le connais pas, moi, le comte d'Odessan.

Son père fronça les sourcils.

—Eh ! Qu'avez-vous besoin de le connaître ! Ne suffit-il pas que nous apprenions que c'est un homme d'illustre origine, que nous considérons et estimons fort, et dont l'alliance ne peut être qu'honorable pour vous.

Une larme perla sous les longs cils de Lucie, mais elle ne répliqua point. —Du reste continua son interlocuteur, M. d'Odessan, sans être de la première jeunesse, est un homme admirablement conservé. Ses manières sont celles d'un gentilhomme accompli. Il est l'âme de nos salons et parfaitement capable de rendre heureuse la femme de son choix. Il a daigné jeter les yeux sur vous, et nous espérons que vous répondrez dignement à la faveur qu'il nous fait. Veuillez vous disposer à lui être présentée dans deux heures.

Cela dit, d'un ton sévère qui n'admettait pas de murmure, Monsieur de Vermont se retourna lentement et sortit.

Dès que la portière se fut abaissée sur lui, un sanglot comprimé vint expirer sur les lèvres de Lucie, et un moment après elle fondait en larmes.

Douée d'une nature profondément accessible aux influences extérieures, je prenais une vive part aux chagrins de ma jolie maîtresse, quoique j'en ignorasse la cause. Mais je voyais pleurer la pauvre enfant et c'était assez pour que je fusse tout émue de sa douleur, sans m'ingénier à en chercher le motif. L'explosion un peu calmée, Lucie s'écria entre deux soupirs :

“ Ste. Vierge ! Ste. Vierge ! Que je suis malheureuse. . . . Ils veulent me marier. . . . avec un homme que je n'aime pas. . . . que je ne connais pas. . . . que je n'ai jamais aperçu. . . . Ste. Vierge ! Ste. Vierge ! ”

Suffoquée par le désespoir, elle cacha son visage dans un mouchoir de fine batiste qu'elle tenait à la main.

Cette seconde crise dura bien quatre ou cinq minutes, puis la jeune fille essuya ses yeux et dit d'un ton résolu :

—Non, ce mariage n'aura pas lieu. Je ne veux pas, moi ; je ne veux pas épouser ce Monsieur d'Odessan, et je ne l'épouserai pas, dût-on me renfermer pour toute ma vie dans ce maudit couvent que j'ai quitté ce matin. . . . Ah ! si Arthur savait !

A l'audition de ce petit nom musqué, je tendis l'oreille ; mais inutilement. Lucie se contenta de le prononcer, et s'asseyant sur une causeuse, se mit à rêver. Sans doute ses pensées étaient gracieuses, car peu à peu, les traces d'affliction s'effacèrent sur son adorable visage dont l'expression s'échauffa d'un coloris semblable à celui du lis séchant son calice chargé de rosée aux rayons vivifiants de l'aurore.

Pour moi, j'étais intriguée et ma curiosité en éveil, se demandait quel pouvait être cet Arthur aux vertus assez magiques pour opérer un pareil changement sur les dispositions de Lucie.

Un papier satiné qu'elle tira de son corsage et qu'elle lut distinctement, se chargea de me mettre sur la trace.

Voici, si j'ai bonne mémoire, quel en était le contenu.

MADemoiselle,

“ C'est en vain que je lutte contre la passion dont vous avez embrasé mon cœur ; c'est en vain que, pour complaire à votre cruelle volonté, j'ai essayé d'extirper de mon sein le trait que vous y avez plongé, en vain que je m'étais résolu à ne plus vous fatiguer par mes lettres. Mes efforts ont été stériles, mes forces sont à bout. Si vous refusez de répondre à mon amour, si vous refusez de m'entendre, que ma destinée s'accomplisse alors !. . . . Je mourrai heureux en songeant à vous ; sur mes lèvres expirantes errera avec mon dernier souffle, votre nom chéri.

“ Adieu ! Lucie ! Adieu !!!

“ ARTHUR. ”

Cette lecture achevée d'un ton larmoyant, la jeune fille laissa tomber sa tête sur les coussins de la causeuse où elle était assise et parut s'abîmer dans sa rêverie. Insensiblement ses joues pâlies par l'émotion s'empourprèrent d'un tendre incarnat, ses yeux s'animent, son sein se souleva, une nouvelle vie circula dans ses veines.

Lucie aimait : Elle songeait à son Arthur.

Vraiment, je ne pus m'empêcher d'envier le bonheur de ce mortel privilégié dont le souvenir transformait ainsi en joie les angoisses de ma maîtresse. C'était mal, oh ! j'en conviens, mais que voulez-vous, nous sommes ainsi faits, la félicité d'autrui nous occasionne presque toujours un mouvement de jalousie.

Cet état de tendre préoccupation dura quelques dix minutes.

Au bout de ce temps, Lucie se leva, se dirigea vers un pupitre en acajou, prit une plume, une feuille de poulet, et écrivit résolument.

“ MONSIEUR,”

Puis elle s'arrêta, réfléchit, dessina sur la page des hiéroglyphes, posa son coude sur ses genoux croisés l'un sur l'autre, m'enveloppa d'un regard incertain, brisa impatiemment le bec de sa plume, froissa la feuille de papier étendue devant elle, la déchira en mille morceaux avec ses dents blanches et aigües, en saisit une autre ainsi qu'un crayon et traça quelques mots. Mais, soit qu'elle ne fût pas contente ou que l'inspiration ne vînt pas, nouvelle feuille de papier et crayon subissaient bientôt le même sort que leurs sœurs aînées.

Ces mutineries se répétèrent huit ou dix fois au moins. Tout d'un coup, les doigts effilés glissèrent, glissèrent sur le vélin qui se bigarra de noir et de pattes de mouche, et enfin une L majuscule, imposante, accompagnée d'une exclamation, m'annonça que le terrible compromis était signé.

Que renfermait cet acte objet de tant de labeurs ?

Voilà ce que je désespérais de savoir, car j'étais trop éloignée pour le déchiffrer, malgré l'étonnante lucidité de ma vue.

J'allais donc faire vertu d'impossibilité et discrétion de nécessité, quand Lucie, qui déjà avait tapi sous une enveloppe son épître, la retira—par remords de conscience ou autre motif—la lança vivement au milieu de la chambre, courut la ramasser et la lut à mi-voix.

“ Oui, monsieur, je suis importunée de vos lettres et de votre amour. Je ne sais ce que vous voulez de moi, ni pourquoi vous m'aimez. Si vous désirez m'épouser, que ne présentez-vous votre demande à mon père. Une jeune fille n'a d'autre volonté que celle de ses parents. Cependant, monsieur, quoique je ne croie pas à vos exagérations passionnées, comme je ne voudrais pas avoir à me reprocher la mort de qui que ce soit, je consens à vous écouter *un instant* ce soir, à onze heures, à travers les persiennes de ma chambre *qui resteront fermées*.

“ Vous tâcherez de vous introduire dans le jardin de l'hôtel. Ma chambre est de plein pied avec la terrasse de l'Est. Un mouchoir, noué aux lames d'une persienne, vous indiquera le lieu où je serai.

“ L****”

Je vous laisse à juger de mon étonnement aux premiers mots que j'entendis. Était-ce bien là cette Lucie naguères si sensible ? Était-ce bien à M. Arthur que s'adressait cette missive ? O candeur de l'innocence ! Que ne devins-je pas en écoutant la suite ! Timide pensionnaire, de combien de rayons lumineux vous m'éclairâtes instantanément, moi, pauvre novice, à peine livrée à l'océan du monde ! A seize ans, cher cœur, vous aviez plus de finesse qu'un

roué de la Régence ; vous eussiez rendu dix points à Lovelace, damé le pion à Faublas, et dépassé Don Juan de trois longueurs de tête. Romans sournoisement dévorés dans le silence des nuits ; causettes à l'écart avec les *grandes* ; réponses évasives aux questions embarrassantes des *petites* ; confidences avec les amies ; étude approfondie de Mmes Cottin et Ann Radeliff ; méditations au-dessus de votre âge ; coquetterie prématurée, votre billet doux disait tout cela et bien d'autres choses encore, ma foi ! mais comme je ne suis pas une psychologue, j'abandonne volontiers à qui de droit les sottises d'une analyse morale pour revenir à notre histoire.

—Ce n'est pas mal comme ça, après tout, se dit Lucie, lorsqu'elle eût terminé.

De rechef le pli rentra sous l'enveloppe, laquelle fut incontinent scellée d'un cachet de cire verte, où figuraient indubitablement les éternels emblèmes de dame Espérance, et Mademoiselle de Vermont écrivit l'adresse :

Monsieur,

“ Monsieur ARTHUR SINCLAIR,”

“ étudiant en droit, rue, M. le prince No 19, Paris.”

Ensuite, Lucie sonna. Une accorte soubrette parut.

—Mariette, porte cette lettre à la poste, toi même, et habille-moi.

Le toi-même fut prononcé d'une façon fort significative. Un sourire d'intelligence prouva que Mariette avait compris ; elle s'inclina et sortit.

—Ai-je bien fait ? murmura, ma maîtresse, dès que sa femme de chambre se fut retirée. Mais que va-t-il penser ? M'aime-t-il réellement ?

Ce disant, la sylphide cueillait, dans un des vases de faïence bleue à ventre rebondi, qui ornaient l'appartement, une paquerette à la corolle argentée, et sa main incécise commença avec la sibylle un de ces muets entretiens si souvent répétés par les jeunes filles. “ Il m'aime,” dit en tombant le premier pétale, “ un peu,” poursuivit le second, “ beaucoup,” insista le troisième, “ pas du tout” objecta le quatrième. Et la consultation recommença jusqu'à ce que le tapis fût jonché des débris des infortunées offertes en sacrifice à l'impitoyable devinresse dont la suprême réplique était inexorablement négative. Une seule marguerite se balançait encore sur sa tige, attendant, en frémissant, le sort qui la menaçait. Lucie saisit au bout de ses doigts la mignonne étoile des prés, la contempla longuement, admirant l'art divin qui avait tissé de velours soyeux de ses étamines et ciselé l'auréole virginale de sa couronne, puis enfonça bravement un ongle rose dans le calice doré de la fleur, tandis qu'un autre ongle non moins rose s'allongeait sous l'émail blanc de ses franges. Une à une et lentement les feuilles nacrées se séparèrent de leur riche torsade ; j'épiais d'un air agité les sensations de ma pauvre Lucie, écoutant avec anxiété chaque réponse de l'oracle, et me sentant presque aussi inquiète que si ma propre destinée eût été en cause, quand un cri frais et sonore comme le glou glou d'un ruisseau, m'avertit qu'en expirant, la dernière victime de cette holocauste avait rendu un favorable augure.

La gaieté est communicative. Aussi sus-je promptement à l'unisson de ma jeune maîtresse et nous riions comme deux folles, lorsque Mariette rentra.

—Ma commission est faite, Mariette ?

—Oui, Mademoiselle.

—Tiens, prends ; c'est pour ta peine.

En même temps, Lucie montrait à sa femme de chambre une fort jolie broche en or.

—Mademoiselle est trop bonne ! J'ignore si . . .

—Prends, te dis-je, et habille-moi.

Un nouveau refus aurait pu nuire aux intérêts de la soubrette. Aussi la friponne n'opposa-t-elle plus de résistance, et, accrochant le bijou à un pli de sa robe, elle procéda à la toilette de notre maîtresse.

Ici, mon respectable ami, quoique l'âge et la caducité nous prémunissent contre les mondanités et tentations de la chair, permettez-moi de me servir des chastes couleurs d'un romancier de ma connaissance pour vous peindre le tableau que m'offrit Lucie.

Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Certes, si elle ne possédait pas l'assemblage des "trente choses" qui, suivant l'avis du vieux auteur de *Louange et beauté*, constitue la perfection physique d'une femme, elle avait "splendide chevelure d'ébène aux éclatants reflets, yeux de jai, trente deux perles enchâssées dans des alvéoles de pourpre, lèvres de corail, col de cygne, épaules d'albâtre, bras d'ivoire, taille de guêpe, jambe et pieds de marbre," les détails à l'avenant.

J'espère que ce portrait à la mode d'alors—au II de la République une et indivisible—n'effarouchera pas votre pudeur et nous sauvera du péché de luxure. Heureusement qu'à cette époque j'appartenais au sexe féminin! Sans cela, St. Antoine! quel renouvellement de vos tortures pour moi à l'apparition de ces attraits thésaurisés avec une rare profusion par la nature!

O trop fortuné Arthur! me contentai-je de marmotter.

Sa toilette finie, un camélia blanc négligemment posé dans ses cheveux, Mademoiselle de Vermont m'adressa un souris d'amitié et sortit pour aller recevoir les hommages de son fiancé, M. d'Odessan.

Quant à votre servante elle attendit avec une fiévreuse impatience, que la nuit lui apportât la solution du mystère qui s'épaississait autour d'elle.

Dix heures avaient tinté à toutes les horloges de la grande ville, et j'étais encore plongée dans le silence et les ténèbres. Dans le jardin la brise lutinait parmi les feuilles naissantes des marronniers, secouant la poussière neigeuse qui poudrait leur tête chevelue; des bouffées de senteurs balsamiques parfumaient la chambre de Lucie, le rossignol vocalisait ses chants d'amour et tout parlait de ces voluptueuses soirées où le besoin d'aimer embrase la créature entière, lorsque Lucie revint suivie de sa camériste.

—Qu'il est laid! qu'il est laid! grand Dieu! s'écria-t-elle, en se jetant dans un fauteuil, pendant que Mariette allumait les bougies.

—Et bête, donc! hasarda la suivante.

—Tu as dit?

—Moi, mademoiselle! Rien, je vous assure.

—Bon; je n'ai pas entendu. Passe-moi mon peignoir.

—Mademoiselle désire-t-elle encore quelque chose, dit Mariette après avoir enveloppé sa maîtresse dans un coquet peignoir bouillonnant de valenciennes.

—Non; merci. Tu peux te retirer.

Une fois seule, Lucie s'empressa de fermer les persiennes et de nouer son mouchoir à une des lames. Ensuite elle se cambra devant moi, me demanda mon avis sur la gracieuseté de sa mise de nuit; nous nous fîmes des mines; elle éteignit les lumières et s'accouda sur l'arpège de la fenêtre.

Il était onze heures.

Le sein de ma gentille maîtresse battait à rompre sa poitrine. De l'angle où je me dressais, j'en percevais les pulsations avec un singulier mélange de crainte et d'espérance.

A la fin un léger froissement grinça au dehors. C'était le craquement d'une botte sur le sable. La respiration de Mlle. de Vermont devint haletante. Son cœur cessa de palpiter.

—Lucie ! articula doucement une voix à l'extérieur.

De chez-nous nulle réponse.

—Lucie ! répéta la voix.

—Est-ce vous, monsieur ? balbutia Mlle. de Vermont.

—Vous êtes là ? Oh ! quel bonheur !

—Pas si haut ! on pourrait vous entendre.

Il est rare que les femmes perdent entièrement la tête, observai-je *in petto*.

—Votre main, ange adorée ! que je la presse dans la mienne, que je la couvre de baisers !

—Monsieur !

—Oh ! non, non, ma Lucie, âme de mon âme, souffle de mon existence, non, ne vous fâchez pas. La passion m'égare, m'enivre ! Il y a si longtemps que je vous aime sans espoir. . . .

De nouveau le sein de ma maîtresse bondit sous son corsage.

—Mais que voulez-vous de moi ? fit-elle avec émotion.

—Oh ! Lucie ! Lucie ! te voir, un instant—un seul instant ! et puis. . . mourir après !

Il y eut une pause de quelques secondes.

—C'est impossible, monsieur Arthur, murmura ensuite Mlle. de Vermont.

—Impossible, dites-vous. Ah ! si vous m'aimiez ! !

—Je dois me marier demain.

—Vous avez dit ?

—On me marie demain.

—Ciel !

—Hélas !

—Et cet homme. . . . cet homme. . . . vous l'aimez, lui ?

—C'est Monsieur d'Odessan.

—Que m'importe son nom !

—Je ne l'ai vu qu'une fois.

—Une fois ! et vous l'épousez demain ! et c'est pour m'annoncer cette charmante nouvelle que vous m'avez fait venir ce soir. Bravo, c'est délicieux, Mademoiselle Lucie de Vermont ! Merci infiniment de votre lettre de faire part. Par cette délicatesse m'honore et m'enchanté on ne peut plus. Je n'en attendais pas moins de vous ?

—Arthur ! je vous en supplie !

—Oh ! c'est infâme ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

—Arthur !

—Moi, qui l'aimais tant !

—Arthur, écoutez.

—Me donner ce rendez-vous pour. . . .

—De grâce, laissez-moi vous parler.

—C'est assez ; non, non, Mademoiselle de Vermont, je pars. Adieu ! Excusez mes inconvenances, et soyez heureuse !

—Monsieur Sinclair ! Arthur ! je vous en conjure, sanglota Lucie, un mot encore.

Il semblait qu'on pleurât de l'autre côté de la jalousie.

—Arthur, poursuivit Lucie, je ne l'aime pas, je vous le jure.

—Que me fait à moi.

—Oh ! vous êtes cruel, monsieur !

Les sanglots redoublèrent.

—Vous l'épouserez!

—Puisqu'on m'y force?

—On ne force que les personnes de bonne volonté.

—Que voulez-vous que je fasse?

—Ah! si vous m'aimiez?

—Arthur!

—Lucie!

—Vous savez bien....

—Une preuve!

—Laquelle?

—Votre main.

—Je ne puis la passer entre les lames; l'espace est trop étroit.

—Vous vous défiez de moi.

—Oh! ne dites pas cela.

—Cette barrière qui nous sépare!

—Je ne puis... je n'ose!

—Adieu! Adieu à jamais, Lucie!

—Non; pas encore; restez.

—Quand on aime, on a confiance.

—Mais je vous crois!

—Eh bien! que n'ouvrez-vous alors.

—Je ne sais! Arthur... Arthur... vous me perdez!!!

Le ressort qui tenait clos les deux montants de la persienne avait joué, et, en même temps qu'un air pénétrant et suave, un grand jeune homme à la taille élégante, s'élançait dans la chambre.

Ma maîtresse, éperdue, s'était réfugiée derrière moi.

—Où êtes-vous Lucie?

—Oh! ne m'approchez pas, ne m'approchez pas! J'appelle!

Malgré cette terrible menace, le brave jeune homme n'en continua pas moins à avancer dans notre direction. Petit à petit ses yeux s'habituant à l'obscurité, il m'aperçut et bientôt aussi la blanche robe de Lucie qui se tenait, frémissante, pelotonnée à mes pieds.

Se précipiter sur nous, me renverser brutalement contre un sofa où je demeurai évanouie d'un violent coup à la tête fut pour le misérable l'affaire d'une seconde.....

La fraîcheur du matin me ranima. Couchée sur le côté, ma vue pouvait embrasser l'appartement. Un étrange désordre y régnait. A mes côtés le tapis était foulé, froissé, recoquillé, les meubles bousculés, épars et tout semblait témoigner d'une révolution complète en notre gynécée. Les précieux bijoux qui, la veille, chargeaient la table, avaient disparu. Insensiblement, les souvenirs affluèrent en foule dans mon esprit. Je me rappelai Lucie, le grand jeune homme, le rendez-vous, la scène qui avait failli me coûter la lumière: mais Lucie et le grand jeune homme avaient également disparu, et, en abaissant mes regards sur un petit miroir pendu en face de moi, je remarquai, hélas! que j'avais perdu, dans ma chute, cette inappréciable couronne de fleurs d'oranger, au calice serti de perles, qui formait naguères mon plus bel ornement.

Tel fut, cher et vénérable ami, mon premier faux pas dans la Société.

H. ENILE CHEVALIER.

FIN DU PREMIER CHAPITRE.

(La suite au prochain numéro.)

150

BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

CHARLES GUÉRIN

PAR

M. P. J. O. CHAUVEAU.

Disons-le de suite, *Charles Guérin* est un bon livre, que tout Canadien ou étranger lira avec plaisir et qui ne sera pas plus déplacé dans la bibliothèque de l'homme de lettres que dans celle de la mère de famille. C'est une histoire vraie, touchante et naïve de la vie humaine. Le héros principal exprime admirablement le deuxième acte de notre existence. Irrésolutions, romantisme, fluctuations, ennuis, agitations sans cause, tels sont les éléments avec lesquels M. Chauveau a pétri le caractère du jeune homme qu'il met en scène. Bien des gens se réfléchiront dans cette peinture et en loueront, comme nous, la délicatesse de touche. Les portraits de Mme. Guérin, de Louise, de Mlles. Lebrun et Wagnær sont également crayonnés avec une extrême finesse. Néanmoins, si, au point de vue littéraire, l'ouvrage excelle par les détails,—sauf de légères imperfections,—l'ensemble pêche sur plusieurs chefs capitaux. 1. D'abord, il manque d'unité, la trame est loin d'être correcte; on y sent le travail d'un esprit indécis, n'ayant pas embrassé toutes les liaisons de son ouvrage avant de commencer, et s'égayant parfois à la recherche du fil conducteur. 2. Puis ce sont des longueurs, des impatiences de l'écrivain contre un cerveau rebelle ou de ces dégoûts qui font tomber la plume de la main et abandonner, pour quelque temps, une entreprise dont on a mal calculé l'étendue. Ainsi nous sommes assurés que, quand M. Chauveau écrivit le premier chapitre de *Charles Guérin*, il ne songeait point à faire un volume de trois cent cinquante pages; tout au plus se proposait-il un cadre moitié moindre, et, du reste, il nous semble que son œuvre gagnerait considérablement à être réduite d'un tiers. Elle serait de la sorte beaucoup plus lisible, pour me servir du terme technique. 3. Enfin, nous devons l'avouer, nous avons vainement tenté de découvrir le but de l'ouvrage; il n'existe pas. Les romans de mœurs même doivent avoir un but social. Nul ne peut s'affranchir de ce devoir, et M. Chauveau y a manqué. Aux *nouvelles* seules nous accordons le privilège exclusif de l'exposition pure et simple. Le livre de trois cents pages, roman ou autre, a une plus haute mission à remplir, mission à laquelle il ne peut se soustraire, sous peine d'encourir l'indifférence.

Analysons brièvement *Charles Guérin*.

Deux adolescents, Charles et Pierre Guérin, assis "le dernier soir des dernières vacances," sur les bords du St. Laurent causent de leur *vocation* réciproque. Pierre d'une intelligence hardie, aventureuse, a l'intention d'aller chercher fortune par delà les mers; Charles se croit du goût pour l'état ecclésiastique.

Une délicieuse description nous montre le paysage entourant la pelouse où nos écoliers devisent de leurs projets:—

"Devant eux, coulait le St. Laurent, large autant que la vue pouvait porter. Sur l'horizon, se dessinaient, bien lointaines, les formes indécises des montagnes bleuâtres du nord; une petite île reposait l'œil au tiers de la distance, et semblait souvent, lorsque les vagues s'agitaient, osciller elle-même, prête à disparaître dans le fleuve. La vaste nappe d'eau présentait trois ou quatre aspects différents. La marée montait dans la petite anse au fond de laquelle étaient les deux maisons que nous venons de décrire, la brise s'élevait avec la marée et l'eau plus épaisse prenait une teinte brune. A droite on découvrait une plus grande étendue d'un azur tranquille; à gauche, éclairée par un soleil d'automne, l'eau paraissait comme une large plaque d'argent incrustée d'or; une

marque d'écume blanche séparait cette partie de l'autre; c'était l'endroit où la petite rivière traversait un lit de cailloux, se jetant dans le fleuve."

Pierre communique à Charles son dessein de s'embarquer. Celui-ci oppose plusieurs objections raisonnables; mais Pierre, n'en tenant compte, disparaît peu de jours après, en envoyant une lettre d'adieu à sa mère, la bonne et sévère Mme. Guérin. L'auteur a lui-même fait la critique de cette lettre. Elle contenait, dit-il, " beaucoup de vérité et de bon sens, à côté de beaucoup d'exagération et d'originalité;" toutefois, il aurait dû ajouter, beaucoup trop de puérilité à côté de beaucoup trop d'élevation.

Le départ de Pierre porte un coup terrible à Mme. Guérin qui s'évanouit; quant à Charles, restant seul avec sa mère et sa sœur, il ne peut embrasser la profession cléricale et se rend à Québec pour y étudier le droit.

C'est dans cette ville que nous le retrouverons au bout de quatre mois, politiquant et versifiant avec une ardeur digne des plus grands éloges.

Parlons maintenant de M. Wagnaër et de son digne serviteur François Guillot, —Robert Macaire et Bertrand!

Mons Wagnaër est un exploiteur que le sieur François son fervent disciple s'efforce candidement à exploiter. Le maître convoite la fortune de Mme. Guérin, dont il a, sans succès, recherché la main. Le domestique, lui, ne pense qu'à retirer quelques marrons du feu. Wagnaër est riche, il possède une fille adorable, Mlle. Clorinde. Puisqu'il a échoué dans ses prétentions sur Mme. Guérin, pourquoi Charles et Clorinde ne se marieraient-ils pas ensemble?—" La fille prendrait la place du père, le fils prendrait la place de la mère, et tout s'arrangerait à merveille." Pour cela, il est nécessaire de détruire les préventions que la veuve a conçues contre M. Wagnaër. Clorinde rendra visite à Louise, la séduira par ses manières élégantes et enjouées, et arrivera au moyen de la sœur à la conquête du frère. La première partie de ce plan réussit à ravir. Louise s'engoue d'une belle amitié pour Clorinde. Ses gracieuses lettres à Charles en sont la preuve. (A propos de ces lettres, je confesse avoir rarement lu quelque chose de plus enchanteur sous le rapport du style et de l'expression). Clorinde parle souvent de Charles à Louise; celle-ci ne manque pas de signaler cette circonstance à son frère. L'étudiant s'en émeut. Livrant carrière à la folle du logis, il tronque les actes de son patron, M. Dumont, devient paresseux, fantasque à tel degré, que le professeur échicane, le laisse partir avec un M. Jacques Lebrun, qui, venu par hasard chez M. Dumont son beau-frère, et ayant remarqué le visage ennuyé du jeune clerc, glisse l'idée que l'air des bois lui ferait du bien.

M. Lebrun a une fille, du nom de Marichette. Elle a été élevée au couvent, mais de retour au foyer paternel elle a, sans répugnance, repris ses travaux rustiques. Il va sans dire qu'une fois à la campagne, Charles oubliera Clorinde, aimera Marichette et se fera payer de retour. Les tourtereaux ont à peine échangé leurs serments que notre étudiant est obligé de retourner à Québec. Peu après, cédant aux instances de sa mère, il revient passer quelques jours dans sa famille. La séduisante Clorinde déploie l'arsenal de ses coquetteries, Mme. Guérin s'est laissée prendre aux caresses de cette sirène; elle rêve l'alliance de son fils avec Mlle. Wagnaër. Marichette est loin; après tout ce n'est qu'une petite campagnarde *sans usage*; Clorinde au contraire est parfaite de tact, de convenance et de bon ton. Le cœur du pauvre jeune homme pouvait-il résister à de si fortes influences!—Il épousera donc Clorinde. A présent, il lui fait une cour assidue. Tandis qu'il roucoule autour de sa brillante colombe, la triste Marichette se désole en silence et se meurt de chagrin. Son album, sur lequel elle écrit ses impressions, est plein d'une poésie mélancolique et résignée. Ce sont de délicates fleurs effeuillées sur le sentier du désespoir. On se surprend touché jusqu'aux larmes en respirant ces virginales exhalaisons d'une âme qui se consume. Cependant, Charles a lié jadis connaissance avec un avocat nommé Henri Voisin. Ce garçon n'avait qu'une aspiration, qu'une pensée—*faire son chemin*, coûte que coûte. En connivence avec M. Wagnaër, dont il désirait secrètement épouser la fille, Henri avait résolu de perdre Charles. Flateur adroit, il s'était acquis l'affection intime du jeune Guérin. Sous prétexte d'aider une personne " honorable," M. Voisin, de concert avec M. Wagnaër, lui fait endosser un billet de cent cinquante louis. Mais la personne " honorable" ne rembourse pas ses

billets ; Charles contracte de nouveaux engagements ; l'intrigue s'embrouille, et l'étudiant, ruiné, ainsi que sa famille, par les menées des deux fripons auxquels il s'était confié, propose à Clorinde de l'enlever et d'aller se marier avec elle aux Etats-Unis. Malgré son vif attachement pour son amant, Mlle. Wagner refuse, parce qu'en mourant, sa mère lui a fait promettre de ne pas se marier sans le consentement de son père.

Dépossédée de tous ses biens, la famille Guérin se réfugie à Québec, où Charles donne des leçons de français pour subvenir aux besoins de sa mère et de sa sœur. Madame Guérin y meurt du choléra. Après les funérailles de la veuve, Charles retrouve son frère Pierre, sous le costume du prêtre, chargé d'enregistrer les décès. A la suite de bien des traverses, il avait endossé la robe monacale et était venu en Canada pour y prêcher les magnifiques doctrines du Christ. Bref, Monsieur Dumont son patron étant mort, en laissant notre héros héritier d'une portion considérable de sa fortune et Marie Lebrun d'une autre, Charles finit par épouser la fidèle Marichette qui heureusement ne lui avait pas gardé rancune. Louise s'unit à un ami de son frère, et Clorinde prend le voile.

Voilà rapidement l'esquisse biographique de *Charles Guérin*. Nous avons critiqué cette création avec trop de sévérité sans-doute ; mais c'est une preuve de l'estime dans laquelle nous tenons l'enfant et son père. D'ailleurs nos jugements ne sont pas sans appel, et le bienveillant accueil que le public accorde à *Charles Guérin* atteste que ses défauts sont largement compensés par d'éminentes qualités. Outre la puissance descriptive de son pinceau, outre la justesse de son esprit et la verve de son imagination, M. Chauveau est initié à la science si difficile du dialogue. Il a fait des Canadiens une étude particulière, et ses personnages parlent avec une merveilleuse facilité, ou le langage de la fashion, ou le patois pittoresque des campagnes. A la ville comme aux champs, l'auteur de *Charles Guérin* sait son monde ; le citadin aussi bien que le villageois se reconnaîtront parfaitement dans ses tableaux, et, somme toute, comme nous le disions en commençant, *Charles Guérin* est un bon livre, que tout Canadien ou étranger lira avec plaisir et qui ne sera pas plus déplacé dans la bibliothèque de l'homme de lettres que dans celle de la mère de famille.

H. E. C.



POESIE CANADIENNE.

LA JEUNE MÈRE AU CHEVET DE SON FILS.

Enfant chéri, sur ton berceau,
Dors du sommeil de l'innocence,
Car c'est le rêve de l'enfance
Qui, dans la vie, est le plus beau.

Tu tressailles quand je t'appelle,
Tu souris en voyant mes pleurs,
C'est que les humaines douleurs
N'ont pas sur toi posé leur aile.

Je tremble pour ton avenir ;
Qu'il me tarde de le connaître !.....
Ton bonheur y sera peut-être, ...
Le mien n'est plus qu'un souvenir.

Comme le tien, mon premier âge
S'écoula tranquille et serein ; ...
Hélas..... Bientôt, sur mon chemin,
Au calme a succédé l'orage.

Triste victime du trépas,
Mon époux dort dans la poussière ;
Un jour, près de ta pauvre mère,
Mon fils, tu le remplaceras.....

L'amour, c'est un aimable songe
Qui berce le cœur un instant,
Le monde est un lieu de tourment
Et le bonheur, c'est un mensonge !

Enfant chéri, sur ton berceau,
Dors du sommeil de l'innocence,
Car c'est le rêve de l'enfance
Qui, dans la vie, est le plus beau.

FELIX G. MARCHAND.

LA RUCHE LITTÉRAIRE paraîtra désormais régulièrement dans la première huitaine de chaque mois, à partir de Mai prochain.

Le prix de l'abonnement est fixé :—

Pour le Canada et les États-Unis à.....7s 6d.
Pour l'Angleterre à..... 12s 6d.
Pour la France à..... 12 francs.

Toutes les communications littéraires devront être adressées FRANCO à M. H. EMILE CHEVALIER, bureau du *Pays*, à Montréal.

Les manuscrits ne seront point rendus.

Toutes lettres pour abonnement, &c., devront être aussi adressées, *franches de port*, à G. HYPOLITE CHERRIER, Éditeur.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

THOS.-ET. ROY.....*Québec.*
J. GASPARD DUMOULIN.....*Trois-Rivières.*
CHARLES GIROUX.....*Nicolet.*
J. F. G. COUTU, N. P.....*Berthier.*
LOUIS G. DE LORIMIER.....*L'Assomption.*
ISAÏE MELANCON.....*Industrie.*
ROMUALD ST. JACQUES.....*St. Denis.*
GUILLAUME ST. JACQUES.....*St. Hilaire et Belœil.*
E. PAGES.....*Longueuil.*
ANTOINE MASSE.....*St. Philippe.*
MADEMOISELLE O. CHERRIER.....*Lachine.*
F. X. GIBARD.....*Varenes et Boucherville.*
J. B. E. DOBION.....*Durham, E. T.*
P. GUITTÉ.....*St. Hyacinthe.*
TOUSSAINT LEFEBVRE.....*Laprairie.*